

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1965.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU  
**VENDOMOIS**

---

**ANNÉE 1965**

---



**BLOIS**  
**IMPRIMERIE R. SILLE**  
21, avenue Mounoury



*J. H. Coq*

BULLETIN  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU VENDOMOIS  
Fondée en 1862





**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU  
**VENDOMOIS**

*Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877*

**ANNÉE 1965**

**SOMMAIRE**

	Pages
Assemblée générale du 24 mars 1965 .....	5
Assemblée générale du 8 décembre 1965 .....	6
L'excursion de la Société dans la Vallée du Cher .....	8
Nouveaux sociétaires : admissions prononcées en 1965 .....	11
Chronique de l'année 1965 .....	12
Compte financier 1965 .....	13
Bibliothèque de la Société .....	14
 <b>Communications :</b>	
— La garde nationale à Sargé sous la Révolution (1789-1799), par M. Arnould .....	19
— Rencontre de deux poètes : Pierre LOUYS méconnu, par M. le docteur Dumont .....	38
— Le rétable de la Trinité de Vendôme réédifié dans l'église d'Herbault, par M. l'abbé Hénard .....	49
— A travers le Vendômois gallo-romain : de Grisset à La Barrière, par l'équipe archéologique de Morée.	59
— Exposé théorique sur les vestiges de Grisset, par M. Leymarios .....	68
— Pour la sauvegarde de nos monuments .....	72

## **AVIS IMPORTANTS**

---

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».

— Compte de Chèques postaux : Orléans 665-33.

— La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de **5 F minimum**, recouvrable au début du 1<sup>er</sup> trimestre. Nos amis voudront bien faciliter la tâche du Trésorier en évitant une lettre de rappel et l'envoi d'un mandat de recouvrement.

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications ou publiées dans le Bulletin n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

---

# SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DU VENDOMOIS

---

104<sup>e</sup> ANNEE — 1965

---

## **288<sup>e</sup> Assemblée Générale Séance Publique du 24 Mars 1965**

L'Assemblée générale s'est tenue le 24 mars 1965 dans la salle d'honneur de la Porte Saint-Georges. Le chanoine Gaulandeau président, était entouré de M. le Dr. Dattin, vice-président, et des membres du bureau. A cette séance assistaient plusieurs personnalités parmi lesquelles M. Max Lavigne, sous-préfet ; M. Gérard Yvon, député-maire ; M. Dursap, premier adjoint ; M. le baron de La Tournelle, ambassadeur de France ; M. Gédon, contrôleur général de l'armée...

En ouvrant la séance, le président remercia l'assistance, ajoutant avec juste raison : « Il est bien peu d'assemblées comme la nôtre qui reçoivent des autorités locales et des personnalités de leur ville et de leur région de pareilles marques d'intérêt ».

Il rendit ensuite hommage à la mémoire du docteur Gamard qui fut plusieurs fois élu membre de notre bureau, et qui nous a donné des communications où chacun pouvait admirer son érudition et sa finesse d'esprit. Sa perte, si sensible aux siens et à ceux qui l'ont connu, est aussi cruellement ressentie par notre Société.

Le chanoine Gaulandeau parla ensuite de plusieurs affaires ayant trait à l'activité de la Société : la sauvegarde du manoir et du site de la Bonne-Aventure, la réfection de la toiture de la chapelle du Lycée, le bulletin de la Société, la sortie annuelle prévue pour le 13 juin dans la Vallée du Cher.



Suivirent deux communications d'un très grand intérêt. Dans la première, M. Arnould a fait revivre un peu de la vie provinciale sous le premier Empire, en décrivant les journées de *Mlle de Borthon et de ses amies* aux environs de Sargé et de Saint-Calais... Nous pensions à Balzac : quel plus bel éloge pourrait être adressé à l'auteur de ce beau travail ? Nous attendons la deuxième partie pour l'insérer dans notre Bulletin.

Le second « invité » de la séance nous fut présenté par M. le docteur Dumont : ce fut le poète Pierre LOUYS 1870-1925. Pierre LOUYS, peu connu, voire méconnu, dont le conférencier souligna les affinités avec notre Ronsard, qui vint en Vendômois et en Touraine avant d'éditer en 1897 « *Les Amours de Marie* ». Nous lisons dans le présent Bulletin le texte intégral de la communication. Ajoutons qu'elle fut complétée par une intéressante exposition de documents présentés par son auteur.

\*\*\*

## **289<sup>e</sup> Assemblée Générale**

### **Séance Publique du 8 Décembre 1965**

Elle s'est tenue, comme à l'ordinaire dans la salle de la Porte Saint-Georges et a été fort suivie en dépit d'une température peu clémente.

Autour du président, M. le chanoine Gaulandeau, se trouvaient M. le Dr Dattin, vice-président ; M<sup>e</sup> Couvrat secrétaire ; M. Chrétien, trésorier ; M. Poulteau, bibliothécaire-archiviste ; M. le professeur Denizot et la plupart des membres du bureau. Nous avons également noté la présence de M. Faydi, secrétaire en chef de la sous-préfecture ; M. Lafontaine, proviseur du lycée et Mme ; M. le chanoine Nouvellon, archiprêtre et des adhérents de Blois, d'Oucques, de Morée, de Montoire, etc..

Nous avons regretté l'absence de M. le sous-préfet et de M. le député-maire, l'un et l'autre empêchés par la conjoncture politique (l'élection présidentielle) mais qui avaient tenu à nous écrire en termes qui nous ont beaucoup touchés.

La vie de la société allait être retracée brièvement par le président, dans un rapport moral précis.

L'équipe de Morée est restée très active. Elle a fait un travail sérieux et profitable près de la tour de Grisset. Il est profondément regrettable qu'elle ait dû l'interrompre. Un polissoir a été découvert à Renay par un jeune archéologue, M. Lecubin, en vacances dans la région. M. Leymarios a effectué un travail d'un immense intérêt : « Les tables méthodiques des articles parus dans notre bulletin, commencées par M. Peltureau, s'arrêtaient à 1926. M. Leymarios les a complétées jusqu'à l'année 1962 (les cent premières années). Nous possédons ainsi un précieux instrument de travail. Nous allons les faire éditer le plus tôt que nous pourrons ».

L'histoire de Vendôme, par Chanteaud, parue en 1902, va être complétée. La société des « Amis du Manoir de la bonne Aventure » est fondée. Elle est présidée par M. de La Tournelle. Les adhésions sont reçues au musée de Vendôme où a été fixé le siège social. M. Juhel, de Blois, a édité une étude sur « Balzac de Vendôme ». Ce sont des pages inédites qui contiennent des détails et des enquêtes très intéres-

sants. M. le Dr Dattin a réalisé un petit guide à l'usage des visiteurs de l'église de la Trinité. C'est un travail fort utile, dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps.

Le chanoine Gaulandeau a ajouté qu'il avait assisté en compagnie de M. Jean Garillon, président du Syndicat d'Initiative, au congrès de l'Association pour la protection des villes d'art. Les contacts qui s'établissent ainsi doivent être bénéfiques pour notre patrimoine monumental et nos sites.

A ce propos, il a déploré que les travaux de réfection de la toiture de la chapelle du lycée n'aient pas encore été commencés. Le chanoine Gaulandeau a mis l'accent sur les dangers présentés pour les passants et les élèves par la chute des pierres et d'ardoises. La toiture, la voûte et les murs se désagrègent, « il est inadmissible que des travaux aussi urgents soient ainsi différés ».

Après avoir donné la liste des nombreuses correspondances échangées avec des sociétés savantes, dans toute la France et à l'étranger, il a évoqué l'excellente et instructive excursion de mai dernier. Celle de 1965, le 12 juin conduira la société vers l'Anjou, avec Frontevault comme visite principale. Le bureau va se pencher sur sa préparation.

— La première communication fut donnée par M. Leymarios et illustrée par la projection des diapositives du Dr. Colemonts. « *A travers le Vendômois gallo-romain : de Grisset à la Barrière* ». Il a dû malheureusement annoncer que le propriétaire du champ de fouilles de Grisset, après avoir autorisé les fouilles, en a ordonné l'arrêt et fait passer le bulldozer sur leur emplacement. Nous avons tous partagé ses regrets. En effet nous étions en présence de vestiges gallo-romains très importants. Comment les responsables locaux n'ont-ils pas senti la valeur culturelle et touristique de cette entreprise ? L'orateur devait ensuite parler longuement de la Tour de Grisset, et après avoir exposé plusieurs hypothèses, conclure que cette tour avait été un « fanum », un sanctuaire campagnard.

Les chercheurs moréens, loin de se décourager, ont ouvert un autre chantier au Château-de-la-Barrière, entre Morée et Brévainville, grâce à la gentillesse et à la compréhension du propriétaire, M. André Girard. Leurs premières découvertes s'avèrent pleines de promesses.

L'ensemble de la communication de M. Leymarios va paraître au Bulletin.

— M. l'abbé Hénard, curé-doyen d'Herbault, nous parla ensuite du « rétable de la Trinité de Vendôme réédifié à Herbault. » Nous laissons à nos amis le plaisir de lire, dans les pages qui suivent, la communication de M. l'abbé Hénard. L'auteur projeta des diapositives qui nous aidèrent à suivre les péripéties de l'opération, contées avec clarté, précision, et non sans humour. Le rétable n'était pas à sa place à la Trinité : il embellit l'église d'Herbault. Tout est donc pour le mieux.



— Dans la causerie qui suivit, M. le chanoine Gaulandeau convia l'auditoire à cheminer avec lui dans un domaine où l'histoire et la légende s'entremêlent souvent surtout dans les anciens âges : l'hagiographie, autrement dit la vie des saints. Rectifiant sans pitié des affirmations erronées, il montra que Saint Bienheureux qui vivait à Ven-

dôme au V<sup>e</sup> siècle n'a pu y rencontrer Sainte Opportune qui était abbesse d'Almenèches en Normandie, au VIII<sup>e</sup> siècle. Quant à la légende des lis et des roses, elle a pour héroïne Sainte Elisabeth de Hongrie, qui vivait en Thuringe au début du XIII<sup>e</sup> siècle.

Après avoir rappelé que cependant les reliques de Sainte Opportune avaient été apportées et se trouvaient encore à Vendôme, le président de la Société devait conclure : « Donnons les légendes pour des légendes et l'histoire pour de l'histoire. Notre passé vendômois est assez riche des unes et des autres pour qu'il soit superflu d'en inventer ».



Au cours de cette séance, quatre membres du Bureau ont été élus ou réélus à l'unanimité. Ce sont MM. Chrétien, Couvrat, Gaulandeau et Arnould.

---

## La Société Archéologique Scientifique et Littéraire du Vendômois, dans la Vallée du Cher

(le dimanche 13 juin 1965)

*Le départ place Saint-Martin.*

Il a fallu se lever de bon matin, mais personne n'est en retard. Allons, la route est longue qui conduit gens de la Braye et du Coitron, des vals de Loir et de la Loire, vers leurs cousins du val du Cher.

En ce 13 juin, déjà, nous attendent à l'étape les bons ouvriers de cette journée : notre président, le chanoine Gaulandeau, M. Chrétien, grand maître de notre intendance... et le soleil.

*L'abbaye de Pontlevoy.*

Priorité au sourire, c'est la consigne du moment. Pour les membres de notre société, point de slogan, point de contrainte. On se retrouve : on est comblé.

Les premiers mots de notre guide se perdent pour quelques-uns dans la manifestation des effusions mais bien vite la classe devient sage. Remercions M. Dorléans, régisseur du domaine, pour l'agréable et instructif voyage qu'il nous a fait parcourir dans le temps et celui qu'il a dirigé par le dédale des bâtiments et des cours.

Pontlevoy, abbaye imposante quand ce ne serait que par cette immense façade monumentale de 1701 dominant les jardins. Pontlevoy, collège de grand renom, sur lequel s'est penché le cardinal Pierre de Bérulle. C'est cette école royale militaire laquelle connut un sort moins

heureux que La Flèche ; c'est le souvenir des Bénédictins lesquels furent à Pontlevoy ce que les Oratoriens furent à Vendôme.

C'est la chapelle dont le Moyen-Age lança les voûtes altières où les siècles suivants ajoutèrent la noblesse des rétables et des larges tableaux religieux : témoin d'un passé glorieux qu'on ne saurait sans mesquinerie essayer d'amoindrir.

Nous y avons salué la tombe de l'abbé Bourgeois notre compatriote, né à Artins, savant préhistorien, qui fut directeur de Pontlevoy.

« *Les Maselles* » et Thésée.

« Chantons les louanges de Thésée ». Vraiment, on nous attend, n'est-ce pas M. Chollet ? La grande cantine scolaire va avoir peine à abriter les Vendômois et leurs nouveaux amis. Reçus à la fois très officiellement et très courtoisement, levons nos verres en remerciement à Mme Chardon, premier adjoint au maire et le représentant, aux conseillers municipaux, à M. Chardon, instituteur, à M. Gaume qui sera à la peine tout le jour, à M. Gauthier, président du Syndicat d'Initiative, à tous ces bons amis de Thésée et plus particulièrement aux viticulteurs de la Coopérative viticole de Thésée-Oisly, auxquels nous devons ce vin délicieux de l'amitié.

Merci à M. Gaume pour la présentation de sa remarquable exposition. Beaucoup d'entre nous savent tout ce que cela représente de tracas, de labeur. Merci pour le plaisir qui nous a été donné, pour l'enthousiasme communiqué à nos chercheurs.

*Saint-Aignan.*

Petite ville, grand renom, pourrait-on dire de cette cité qui cultive le passé avec amour mais sait aussi préparer l'avenir.

De la terrasse du château, propriété du comte de La Roche-Aymon, chacun découvre la vallée, le Cher auprès, la forêt de Gros-Bois dans les lointains aux coteaux modérés et aux pentes adoucies.

De ce bijou Renaissance, descendons vers l'ancienne collégiale, « une église romane parfaite à la vue ». Notre président la retrouve avec l'émotion que l'on ressent devant ce que virent nos yeux d'enfants. On ne parle pas en deux lignes d'une telle église et surtout de sa crypte aux peintures murales, que l'on épèle bien plus indignement que les analphabètes du Moyen-Age. On y revient.

A « *La Boule d'Or* ».

Le déjeuner à l'hôtel de ce nom sur la rive droite du Cher permet à notre hôtesse, Mme Thibault, qu'elle en soit remerciée, de nous aider à réparer des forces amoindries par une longue matinée et l'escalade de l'antique mont Achan et de son monumental escalier.

Repas amical, « familial », dira très justement le chanoine Gauldeau, dans un propos souriant et aimable pour chacun. Personne ne se plaint d'être contraint à attendre que cesse la pluie, la glace est rompue depuis longtemps.

*Selles-sur-Cher.*

Mille ans d'histoire nous attendent au château de Selles, que nous ouvre pleinement et fort aimablement le comte d'Hardemare. Notre troupe fort nombreuse se divise et chaque groupe va de découverte en découverte. Demeure de plaine, c'est une forteresse et l'on s'étonne de cette alliance de la pierre et de l'eau, de ces embrasures menaçantes au ras des flots des larges douves. Un peu partout, on retrouve le souvenir de Philippe de Béthune, le bâtisseur. N'oublions pas la salle des gardes devenue salle à manger et surtout l'admirable salon de musique et ses instruments curieux que le comte d'Hardemare, avec une grande patience et beaucoup de bonne grâce, nous fait voir à loisir.

L'heure bouscule déjà la belle ordonnance de la journée. L'abbé Mallier, curé-doyen, nous attend à Saint-Eusice dont les sculptures romanes sont le dernier souvenir que nous emportons de Selles-en-Berry.

*Meusnes.*

Encore une église romane, direz-vous ; c'est la plus humble ; elle ne m'a pas semblé indifférente.

Tout près, à la mairie, le musée de la Pierre à Fusil, si cher à Mme Jourdain, maire de Meusnes. Avec M. Emy, c'est pour les visiteurs une leçon magistrale sur un sujet jusqu'ici peu connu. Très clairement, avec une documentation et une érudition remarquables, M. Emy nous fait revivre ce que fut pour Meusnes pendant plus de deux siècles, l'industrie de la pierre à fusil. On découvre comment le silex blond de la « Place de Meusnes » a donné en partie l'avantage aux armées françaises de la Révolution et de l'Empire. L'administration militaire veillait jalousement sur la fabrication et les fraudes possibles. Ce qui n'empêchait nullement les contrebandiers lorrains de venir se ravitailler et... sur les champs de bataille les détrousseurs de morts de piller les gibernes, à la recherche des précieuses pierres. Un musée à ne pas manquer...

*Les fouilles de Pouillé.*

Nous retrouvons M. Gaume, qui veut bien nous guider dans le champ de fouilles d'ou il a tiré les pièces vues le matin. Chacun écoute avec beaucoup d'intérêt ses explications précises et claires, pose des questions ; c'est passionnant. Malheureusement, il faut presser le départ.

*Montrichard.*

Déjà quelques-uns nous quittent ; la route est longue ; des obligations impérieuses appellent. Regrets... signe de succès. Dominant la rivière, voici la formidable forteresse. Voici l'ancienne église paroissiale de Montrichard, Notre-Dame de Nanteuil. M. Denis, président des Amis du Vieux Montrichard, société correspondante de la nôtre, et deux de ses collègues nous attendent pour nous faire les honneurs de leur cité. Qu'ils nous pardonnent l'attente ; leur vallée est tellement riche et aimable !

Il se fait tard... mais combien fut enrichissante et exaltante cette longue journée et combien elle en prépare d'autres car chacune de nos haltes vaut moins de hâte et partout on s'est dit : « Amis de la vallée, nous reviendrons ! ».

J. ARNOULD.

## ADMISSIONS NOUVELLES

(Année 1965)

Mlle Tanneux, Saint-Ouen, Vendôme.  
M. et Mme Lapouge, Courtiras, Vendôme.  
M. Bidard, 8, place Saint-Louis, à Blois.  
M. Chavigny Jean, Archives départementales, Blois.  
M<sup>e</sup> Peltier, Notaire, Couture-sur-Loir.  
M. le Chanoine Preteseille, Secrétaire général, Société Archéologique de Touraine, à Saint-Symphorien.  
M. Motheron, 2, avenue Général-Leclerc, Boissy-Saint-Léger-94.  
M. Lecubin, 2, rue Parmentier, Montreuil-sous-Bois-93.  
M. Lonqueu, 70, rue Danton, Montreuil-sous-Bois-93.  
M. Robin Jean, Avocat général à la Cour de Cassation, Paris (15<sup>e</sup>), 120, rue Lecourbe.  
M. Frain Guy, 20, rue Foch, à Saint-Mandé-94 (Val de Marne).  
Mme Aretas, 152, rue de Paris, à Boulogne-75.  
M. Pichon, 2, Square Léon Guillot, Paris (15<sup>e</sup>).  
M. Charavel Félix, Instituteur, 32, rue de Lewes, Blois.  
M. Martin Henri, 38, avenue de l'Observatoire, Paris (14<sup>e</sup>).  
M<sup>e</sup> Cottet Pierre, Avocat St., 7, Mail du Maréchal-Leclerc, à Vendôme.  
M. le Docteur Dumoulin, 7, mail du Maréchal-Leclerc, à Vendôme.  
Mme Descotis, à Villiers-sur-Loir.  
M. le Comte M. de Francqueville, 20, avenue de Suffren, Paris (15<sup>e</sup>).  
Mlle Rohan, Professeur au Lycée de Vendôme.  
M. Peretti, Intendant au Lycée de Vendôme.  
M. Guillet Pal., Clerc de notaire, 12, rue Saint-Jacques, Vendôme.  
Mme Gauthier, Secrétaire, « La Corbinière », Vendôme.  
M. Stehli, Château de Rocentuf, Ternay-41.

---



## Chronique de l'année 1965

---

### *DISTINCTIONS.*

M<sup>e</sup> *Grellet*, président du Conseil général de Loir-et-Cher, membre de notre Société a été promu Commandeur de la Légion d'Honneur.

M. Raymond *Sille*, imprimeur de notre bulletin, a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

M. *Lasneau* a été promu Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques.

M. *Jacquemin* a été promu Officier du même ordre.

M. *Girard*, à Nourray a été nommé Chevalier du Mérite agricole.

### *TRAVAUX.*

M. Gérard *Cordier* : Deuxième supplément à l'inventaire des instruments perforés en Loir-et-Cher. (Bulletin de la Société préhistorique française, février 1965) et plusieurs autres études, dont deux sont mentionnées ci-après, à la rubrique « Bibliothèque ».

M. *Leymarios*, dans le même bulletin : Un polissoir inédit près de la tour de Grisset.

M. *Juhel* a édité dans « le Porc-épic blésois » au dossier consistant en une étude sur Balzac.

M. le docteur *Dattin* : Guide pour la visite de l'église de la Trinité.

M. André *Motheron* : Histoire de Prunay

M. R. *Bouis* : Un chef-d'œuvre de notre langue détruit par décision de justice le 8 juin 1819, à Blois.

### *NOS DEUILS.*

M. le docteur Robert *Gamarā* ;

M. Jacques *Gobilliard* ;

M. Raymond *Couallier* ;

M. *Thivolle*, M. *Legeay*, M. *Beschon*, M. *Dezé*, Mme *Bailly*.

### *AU MUSEE.* Dons de :

Mme Marcelle G. *Holt*, sœur de Mme le docteur Lucas-Championnière, de Prépatour : trois plaques de cheminée.

de M. *Lebert*, à Vendôme : un curieux vase, inachevé, de l'époque gauloise, trouvé à Villaria.

de Mlle *Briey*, à Paris : un beau portrait, cadre romantique, de Charles Briey, née en 1818.

de M. *Dauvois*, à Saint-Jean-de-la-Ruelle : un curieux mètre portant encore sur une face la mesure en pouces.

de M. le Comte *Esterhazy* : une fibule en bronze ; — deux vases étrusques donnés en 1861 par l'archéologue italien Augusto Castellani à la Comtesse Frédéric de La Rochefoucauld, fille du général Perron, du château de l'Etoile.

\*\*\*

Dans la deuxième quinzaine de mai aura lieu au Musée une exposition de peinture, avec le concours du groupement indépendant d'expositions d'art du Maine et des artistes de notre ville et de notre région.

## COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1965)

### RECETTES :

Cotisations . . . . .	2.656
Ventes d'ouvrages . . . . .	345,09
Subventions . . . . .	760
Recettes (Sortie de la Société du 13-6-65) . . . . .	2.521
Intérêts, livret de C.E. . . . .	11,13
Recettes diverses . . . . .	20,65
Total . . . . .	6.313,87

### DEPENSES :

Impression du bulletin . . . . .	1.682
Frais de bureau . . . . .	592,96
Abonnements à publications . . . . .	174
Imprimés divers . . . . .	273,65
Dépenses (Sortie de la Société) . . . . .	2.352
Dépenses diverses . . . . .	176
Total . . . . .	5.250,61

### BALANCE :

<i>Recettes</i> . . . . .	6.313,87
<i>Dépenses</i> . . . . .	5.250,61
EXCEDENT DE RECETTES . . . . .	1.063,26
<i>Reliquat de l'exercice précédent</i> . . . . .	1.753,21
<i>Avoir de la Société au 31-12-1965</i> . . . . .	2.816,47
se décomposant comme suit :	
<i>Avoir au C.C.P.</i> . . . . .	2.175,65
<i>Livret de Caisse d'Epargne</i> . . . . .	382,32
<i>Espèces</i> . . . . .	258,50
Total . . . . .	2.816,47

Le Trésorier,  
B. CHRETIEN.



## BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

---

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque en 1965

### I. — DONS D'AUTEURS

— De notre confrère, M. Gérard CORDIER, *Contribution aux inventaires d'instruments perforés (Creuse, Cher, Indre, Vienne, Deux-Sèvres, Indre-et-Loire)*, 1964 ; *Pointe de lance à œillets draguée en Loire, à Langeais (Indre-et-Loire)*, 1965.

— De M. Georges GAUME, qui nous a si aimablement reçus et guidés à Pouillé lors de notre excursion du 13 juin, *un habitat gallo-romain à Thésée-Pouillé (Loir-et-Cher)*, extrait de la *Revue archéologique du Centre*.

### II. — AUTRES DONS

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Montpellier, bulletins de la *Société Préhistorique Française*.

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU, *De Gand en Belgique... une Université vous parle...*

*Gand*, de la collection « *Belgique Exposition 1958* ».

*La chapelle du collège des Quatre-Nations, 1662-1962*, exemplaire numéroté.

Sainte-Beuve, *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, édition avec introduction, notes et lexique par Gérald Antoine, Professeur à la Sorbonne (actuellement Recteur de l'Académie d'Orléans).

C. Thelliez, *Aux confins du Vermandois et du Laonnois*.

— De M. le Docteur DATTIN, notre vice-président et ancien président, une trentaine de brochures relatives à la préhistoire que lui avait offertes Mme Bailly, fille de M. Clément.

— De M. BAILLY, à Melun, Abbé Georges Chenesseau, *Sainte-Croix d'Orléans, l'œuvre administrative*, Paris, 1921.

Louis Halphen, *La lettre d'Eude II de Blois au Roi Robert*, 1908.

*Calendrier historique de l'Orléanois curieux et nécessaire pour toute la Province pour l'année 1774*. On y trouve des renseignements très intéressants concernant Vendôme.

Paul Laumonier, *Ronsard et sa province*, Paris 1924.

P. de Ronsard, gentil-homme Vandomois, *Discours des Misères de ce temps*. Recueil des pièces retranchées aux éditions précédentes, Paris, 1630.

*La Fleur des Poésies de P. de Ronsard, gentilhomme vendômois*, recueillie par Henri Longnon, quatre volumes, Paris, 1923.

Prosper Blanchemain, *Œuvres inédites de P. de Ronsard, gentil-homme Vandomois*, Paris, 1804.

Pierre Champion, *Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn, leurs autographes*, Paris, 1924.

André Berry, *Ronsard*, Paris, 1961.

L. Leguay, *Recueil des usages locaux du département de Loir-et-Cher*, Paris, 1888.

— De M. CHERAMY, à Mondoubleau, *Nouvelle Géographie universelle*, par Elisé Reclus, les deux premiers tomes, Paris, 1885 et 1887.

— De Mme FOUSSARD, *Album de la Guerre 1914-1919* en deux volumes, édité par *l'Illustration*.

— De M. l'abbé MALIER, à Selles-sur-Cher, Pierre Villedieu, *L'abside de l'abbatiale Saint Eusice de Selles-sur-Cher*.

*Nous prions tous les donateurs d'agréer nos sincères remerciements.*

### III. — ENVOIS DU MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— *Actes du quatre-vingt-huitième congrès national des Sociétés Savantes*, section d'histoire moderne et contemporaine, Clermont-Ferrand, 1963.

— *Actes du quatre-vingt-neuvième congrès national des Sociétés Savantes*, même section, Tome I, Lyon, 1964.

— *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes rendus, 1963 et 1964.

— *Académie des Sciences*, comptes rendus hebdomadaires.

— *Revue de l'Agenais*, 4<sup>e</sup> trimestre 1964, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1965.

— *Cahiers de l'Alpe*, n<sup>os</sup> 17, 18, 21 et 22.

— *Société Nationale des Antiquaires de France*, bulletin 1963.

— *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon*, procès-verbaux et mémoires, années 1962-1963.

— *Société de Borda* (Dax), n<sup>os</sup> 314 à 318.

— *Société spéléologique et préhistorique de Bordeaux*, T. XII-XIII, 1961-1962.

— *Annales de la Société scientifique et littéraire de Cannes et de l'arrondissement de Grasse*, T. XVI, 1962-1963.

— *Revue de l'Académie du Centre* (Châteauroux), années 1964 et 1965.

— *Société archéologique et historique de la Charente*, mémoires, année 1962-63, bulletins mensuels, 1964 : n<sup>os</sup> 1 à 9, 1965 n<sup>os</sup> 1 à 8.

— *Les Amis du Vieux Chinon*, tome VI, numéro 8, 1963-64.

— *Commission des Antiquités du département de la Côte d'Or*, mémoires, T. XXV, 1959-1962.

— *Académie Delphinale* (Grenoble), bulletin 8<sup>e</sup> série, tome 3, 1964.

— *L'Eduen* (Autun), n<sup>os</sup> 33 à 35.

— *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, et 4<sup>e</sup> trimestres 1964 ; 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1965.

— *Société archéologique et historique du Limousin*, T. XCII.

— *Revue Mabillon* (Ligugé), n<sup>os</sup> 218, 219, 221.

— *Revue historique et archéologique du Maine*, n<sup>o</sup> 99.

- *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, n° 235.
- *Société archéologique et historique de l'Orléanais*, T. III n°s 22 à 24 et table des matières du T. III (1963-1964). T. IV n° 25, page 4, *Présentation d'une hache préhistorique* par notre confrère M. le chanoine Nouel ; p. 6, *Une nouvelle hache géante en Beauce* et p. 15, *Une sépulture néolithique à Ouzouer-le-Marché*, par le même auteur.
- *Le Pays Bas-Normand* (Flers), 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1964 ; 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres 1965.
- *Sociétés des Sciences Lettres et Arts de Pau*, 3<sup>e</sup> série, T. XXV.
- *Société des Antiquaires de Picardie*, 4<sup>e</sup> trimestre 1964 ; 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1965.
- *Société des Antiquaires de l'Ouest et Musées de Poitiers*, bulletins 1<sup>er</sup> à 4<sup>e</sup> trimestres 1964 ; 1<sup>er</sup> trimestre 1965 ; mémoires, 4<sup>e</sup> série, tome VI.
- *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, n°s 388 à 395, 397 à 399.
- *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n° 114. Compte rendu de l'excursion de cette Société dans le Vendômois.
- *Sites et Monuments*, n°s 28 et 30.
- *Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, année 1964.
- *Société archéologique de Touraine*, bulletin T. XXXIV, année 1964.
- *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 100<sup>e</sup> volume, années 1963 et 1964.
- *Smithsonian Institution* (Washington), annual report of the Board of Regents, 1963 ; annual report of the U.S. National Museum, 1964.

#### V. — ABONNEMENTS

- *Bulletin Monumental*, publié par la *Société Française d'Archéologie*. Tome CXXII, 4<sup>e</sup> trimestre 1964 ; page 388, compte rendu du travail de notre confrère M. G. Denizot sur *Le fort de la Capitainerie à Vendôme (X<sup>e</sup> siècle)*, communication faite au 87<sup>e</sup> congrès des Sociétés Savantes, Poitiers, 1962. T. CXXIII, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1965. Dans le 3<sup>e</sup> fascicule, compte rendu du rapport de notre confrère M. Leymarios paru dans notre bulletin de 1963 sur *La nécropole mérovingienne de Saint-Lubin-des-Prés*.
- *Congrès archéologique de France*, CXX<sup>e</sup> session, Flandres (en 1962) ; CXXI<sup>e</sup> session, Avignon et Comtat Venaissin (en 1963).
- *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, mensuel, année 1965 complète.
- *Société Préhistorique Française*. Comptes rendus des séances mensuelles, 1964, n°s 7 à 9 ; 1965, n°s 1 à 8. Dans le n° 1, *A propos de dessins des pièces préhistoriques* par notre confrère M.G. Cordier ; dans le n° 2, *Un polissoir inédit près de la Tour de Grisset, commune de Fréteval*, par notre confrère M. G. Leymarios ; dans le n° 5, *Deuxième supplément à l'inventaire des instruments perforés du Loir-et-Cher*, par M.G. Cordier. Bulletins T LX, n°s 9-10 et 11-12 ; dans le n° 9-10, *Tintinabulum ou sistres du Bronze final et étuis à aiguilles de la Tène*, par M.G. Cordier, et *Un remarquable campement préhistorique, la station lardenoisienne de Beaugency, (Loiret)* par notre confrère M. l'abbé

André Nouel. T LXI, n<sup>os</sup> 1 et 2, page 300, *La station tardenoisienne de la Blancharderie, commune de Perrusson (Indre-et-Loire)*, par M. G. Cordier.

— *Histoire locale. Beauce et Perche*, n<sup>os</sup> 17 à 19.

— *L'Année balzacienne*, 1965.

— *Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, bulletin n<sup>o</sup> 15.

— *Gaule (Société d'histoire, d'archéologie et de tradition gauloises)* bulletins 2<sup>e</sup> série n<sup>os</sup> 4 à 7, le dernier est consacré à la carte de Peutinger ; circulaires d'information n<sup>os</sup> 6 et 7.

— *Archeologia*, nouvelle revue, n<sup>os</sup> 1 à 7.

#### VI. — ACQUISITIONS

— Arnaud Chaffanjon, *Jean Racine et sa descendance*.

— Jean Emy et Bernard de Tinguy, *Histoire de la pierre à fusil*, Musée de la pierre à fusil, Meusnes.

— *Cahiers du Porc-Epic Blaisois*, n<sup>o</sup> 1, *Balzac et Vendôme*, publié par notre confrère M. Juhel.

Ph. POULTEAU.

---

## *Composition du Bureau pour l'année 1966*

---

*Président* : Chanoine GAULANDEAU, Conservateur du Musée  
*Vice-président* : Docteur DATTIN, à Vendôme.  
*Secrétaire* : M<sup>e</sup> Paul COUV RAT, avoué.  
*Trésorier* : M. CHRETIEN, instituteur honoraire.  
*Bibliothécaire-archiviste* : M. POULTEAU, professeur au Lycée Ronsard,  
à Vendôme.

MM. ARNOULD, instituteur à Sargé.

DENIZOT, professeur honoraire, (Faculté des Sciences de Montpellier), à Vendôme.

PROUST, professeur au Lycée Ronsard.

RENARD, négociant, à Montoire.

WEELEN, homme de lettres, à Tours.

Docteur COLEMONT S, à Morée.

JEULIN, instituteur, à Vendôme.

---

## **La Garde Nationale à Sargé sous la Révolution (1789-1799) <sup>(1)</sup>**

---

M. J. ARNOULD

---

### *INTRODUCTION*

Sans faire remonter l'histoire de la milice à une époque trop lointaine et trop incertaine, rappelons que c'est une institution fort ancienne.

Avec l'établissement des communes au XII<sup>e</sup> siècle s'organisent les milices communales. La cité s'arme pour sa défense et pour soutenir son suzerain. L'histoire rend hommage à la valeur des miliciens de Bouvines.

Après la guerre de Cent Ans, les milices perdent de leur valeur militaire et figurent surtout en bonne place dans les cérémonies de la cité.

Reviennent le péril extérieur : la milice renaît ; ainsi au temps de la Ligue d'Augsbourg. Le XVIII<sup>e</sup> siècle la verra vivre toujours plus ou moins activement. Les cahiers de 89 demandent la réorganisation des milices bourgeoises que nos manuels nomment « garde nationale ».

Pourtant, c'est spontanément que la garde se reconstitue durant l'été de 1789. Après la prise de la Bastille, c'est en province un vent de panique. Colère des paysans contre les aristocrates, d'où une nouvelle jacquerie. Mais surtout peur collective : crainte des brigands et des aristocrates. C'est la Grande Peur, produit des hallucinations collectives. Chacun fuit pourrait-on dire, son ombre même.

La Noblesse, traditionnellement, devrait jouer dans le maintien de l'ordre un rôle prépondérant. Suspecte, indécise, paralysée, quand elle n'est pas déjà en fuite vers l'asile

---

(1) Communication donnée à l'assemblée générale du 5 décembre 1961.

étranger, elle laisse à d'autres mains le soin d'assurer la sécurité des populations et de la propriété.

Et bourgeois de jouer leur jeu au village aussi bien qu'à la ville. A eux, nantis, instruits et habiles, la politique, c'est-à-dire d'abord l'assaut livré à toute fonction élective.

A eux le sabre de la maréchaussée débordée. Et villageois de s'enrôler, d'unir leur frayeur afin de courir sus à la fumée suspecte, au tourbillon soulevé par un vent innocent. Pour tous enfin, quelle fierté de parader aux fêtes — et il y en aura — dans le bel habit bleu devant les citoyennes du lieu.

### *Création de la milice citoyenne.*

Sargé-sur-Braye participe à la fièvre générale. Le 16 août 1789, à l'issue de la messe en l'église Saint-Cyr, les officiers municipaux informent les habitants qu'ils ont projet d'établir une milice bourgeoise pour le maintien de l'ordre. Est-ce en rapport avec les troubles survenus fin juillet dans le Maine ? Le 23 août, le syndic, — le notaire Raphaël Buisson — convoque les habitants pour le 30. Les Sergettiers en ce jour organisent leur garde. On nomme les officiers. Messire Marie-Joseph-François de Borthon de l'Etang, seigneur du Fief-Corbin, ex-gendarme du Roi et capitaine de cavalerie a tous les titres requis pour faire un colonel très représentatif. Le curé Jean-Louis Quesnot se retrouve lieutenant-colonel et le notaire Buisson, major.

On en revient aux compétences pour leur adjoindre un aumônier et un médecin. René Cheverie, vicaire de Saint-Cyr, se doit de suivre son curé. Quant à Jean-Baptiste Le Cerf qui se veut « chirurgien de Monsieur Frère du Roi », il soignera les éclopés.

La garde est divisée en deux compagnies. La première a pour capitaine le chirurgien-major. Ce cumul est-il dû à un robuste appétit de puissance ou à une absence soudaine de candidats ? La question reste soulevée. La deuxième compagnie, commandée par le sieur Charles Deniau aura sept autres officiers dont un porte-drapeau, deux tambours, deux sapeurs et vingt-sept hommes. Pour être complet, disons que la première compagnie aura ses sept officiers, ses deux tambours mais huit sapeurs et seulement vingt hommes.

Le 9 novembre, les officiers de la milice prêtent serment devant la municipalité « de fidélité au Roi, à la Nation et à la Loy et jurent de repousser de tout leur pouvoir le brigandage ». Monsieur le Curé est requis de bien vouloir bénir deux drapeaux, l'un bleu à croix blanche pour la



première compagnie, l'autre blanc à croix bleue pour la deuxième compagnie. Ces drapeaux ont été libéralement offerts, le premier par monsieur de Borthon, le second par la dame des Radrets, madame Anne Racine.

Un comité de police est nommé par les habitants assemblés. Il est chargé « de juger les différents délits et faits contre le bon ordre commis par quelque personne que ce soit ». Cette commission, véritable conseil de discipline, comprend neuf membres dont trois siégeant à la fois pour un mois. Voici pour la postérité les noms des neuf sages : R. Met, J. Trochu, M. Caille, J. Fleury, L. Dahuron, G. Hallier, J. Lucas, Fr. Desvaux, J. Calu.

La trace de leurs travaux, j'allais dire de leurs ennuis, nous l'allons maintenant suivre pas à pas dans le bon vieux recueil poussiéreux qui s'intitule : « Registre pour servir aux arrêtés et jugements de messieurs les officiers du comité de police établi dans la paroisse de Saint-Cyr de Sargé le 22 novembre 1789 » et dont l'authenticité nous est garantie par la signature du maire du moment, — Buisson, — toujours lui.

De suite est établi le règlement de la milice nationale de Saint-Cyr de Sargé.

Article premier. — Aucun soldat, ni officier ne pourra se refuser à l'appel, sauf empêchement légitime.

Article 2. — Aucun soldat ne se présentera pris de vin pour la patrouille.

Article 3. — Les patrouilles veilleront à ce qu'aucun ne paraisse dans le bourg ou dans les auberges sans passeport, contre les propos indécents, les voies de fait, les attroupements de plus de trois personnes. Pas à boire pendant l'office divin, ni après dix heures du soir.

Article 4. — En contravention, les officiers paieront 24 sols, les soldats et citoyens 12 sols.

Article 5. — Le comité sera composé de 9 habitants nommés par la communauté et l'assemblée. Trois seront en exercice alternativement et pendant un mois.

Article 6. — Le comité inscrira sur un registre les rapports avec témoins.

Article 7. — La contravention des officiers devra être signée par l'état-major.



Article 8. — Le montant des amendes sera remis au trésorier Baudran.

Article 9. — Dans le cas d'émeute ou d'incendie, au son de la cloche, tous devront se rendre sur la place publique.

*L'affaire Lambron.*

Vingt-quatre heures se sont à peine écoulées que le secrétaire du comité ayant taillé sa première plume s'attelle à son premier rapport.

Aujourd'hui, 23 novembre 1789, devant nous, officiers du comité de Police en exercice de la Paroisse de Saint-Cyr de Sargé soussignés sont comparus Claude François Desvaux, Jacques Callu, Jacques Diamy et Julien Bordeau — lesquels déclarent que le sieur Nicolas Lambron, capitaine en second de la seconde compagnie de la milice citoyenne de la susdite Paroisse a, le jour d'hier dimanche après les vêpres en place publique lieu ordinaire des assemblées de la dite paroisse réunies pour nommer les officiers du comité de Police, dit, déclaré et affirmé à haute et intelligible voix que de nommer un comité de Police étoit un abus, qu'il n'y avoit point de loix au soutien de cette nomination, que plusieurs villes en connoissaient le ridicule et qu'il n'y avoit que des sots qui signeroient le dit acte de nomination, et s'est retiré en continuant de tenir de mauvais propos capables de soulever le public contre le bon ordre ; pourquoi ils nous ont porté plainte contre le dit Lambron comme ayant manqué et directement injurié messieurs les officiers municipaux dont parties sont soussignées puisque la dite assemblée générale ne devoit son existence qu'à leur arrêté, et nous ont priés d'user de nos droits pour réprimer le dit Lambron et le faire rentrer en l'ordre et ont signé avec nous.

Fait et arrêté au lieu ordinaire de la séance le susdit jour et an.

Claude François Desvaux.

Jacques Calu.

Jaque Diami.

Julien Bordeau.

Le temps de relire le règlement et le 25 novembre les officiers du comité de Police vu la plainte ci-dessus, arrêtent que Lambron comme officier de la milice doit être jugé par l'état-major de la dite milice. Et c'est signé R. Met, Fleury en l'absence de Caille, J. Trochu.

Le 27, Lambron, destitué de son office est déclaré incapable de jamais servir dans ladite milice citoyenne. L'arrêt sera lu devant la milice assemblée le dimanche 29 afin que nul n'en ignore et il sera procédé sur le champ à la nomination de son successeur. Cet arrêt solennel est signé De Borthon de l'Etang, colonel ; Quesnot, lieutenant-colonel ; Buisson, major ; Lecerf, capitaine de la première compagnie ; Deniau, premier capitaine.

*Nouvelle entorse à l'article trois.*

Lambron était aubergiste vers le Haut-Bourg, à l'enseigne de la Croix-Blanche. Il semble dit que le comité n'aura maille à partir qu'avec les tenants de cette honorable corporation.

« Aujourd'hui, treizième jour de décembre 1789, nous Jasque Fleury, François Desvaux et René Met, offissier du comitté en exercice de la paroisse de Saint Cir de Sargé nous somme assamblé au lieu ordinaire de nos séance afin dit entendre le raports à nous adressé par Pierre Aubert officier de patrouille acompagné de Jean Chardon, Elie Vanvanchen, Hubert Morice, René Baraut fuszillier, nous ont déclaré suivant leur âsme et conscience avoir trouvé le sieur Etienne Crosnier demeurant au moulin de Baufray en cette paroisse à boire pendant les vespres dimanche dernier huit du présent mois feste de la Sainte Vierge chez ledit sieur Marchand aubergiste au bourg de Sargé et comme il est défendue par le Règlement de la milice citoyenne du dit Sargé a aucun domicillier de boire dans les cabarets pendent le service divin ainsi qu'au cabarettier di donné à boire sur le dit raport avons conféré et jugé condamné et condamnons le dit sieur Crosnier à payé la somme de douze sols d'amandes qui seront mis en main du sieur Baudran quessier de la ditte milice en outre condamnons aussy le dit sieur Marchand à la somme de douze sols aussy d'amandes qu'y sera déposé aussy en main du dit sieur Baudran pour avoir donné à boire pendant le service divin et que défense luy soit faite de n'en plus donné à l'avenir et faute par les dits délinquens de satisfaire à la ditte amande à la réquisition des demendeur ils seront poursuivis par les voies portée au dit règlement. Fait et aresté les dits jour et an que desus et avons signé aprouvé deux mots rayés nuls ».

Fleury. Pierre Aubert, quâporalle. R. Met.

Elie Vanvanchen. Claude François Desvaux.

*Conflit entre le maire et la milice.*

L'assemblée des habitants tenue en l'église Saint-Cyr constitue une nouvelle municipalité le 7 février 1790 et le curé Quesnot est élu maire. Jugeant incompatible sa nouvelle fonction avec sa charge de lieutenant-colonel de la milice (devenue garde nationale le 28 février) notre curé abandonne l'uniforme. Que ne l'a-t-il conservé pour maintenir de sa main autoritaire sa garde dans le chemin étroit de la discipline ! Reportons-nous au précieux registre :

« Vu la plainte portée le 21 février 1790 par Monsieur Quesnot, maire de la paroisse de Saint-Cyr de Sargé, à Monsieur Le Cerf, capitaine commandant de la première compagnie et faisant fonctions de commandant de la garde nationale du dit Sargé en l'absence de Monsieur de Borthon de l'Etang, colonel qu'il eut à réquérir messieurs les officiers de veiller avec plus d'exactitude à ce qu'il y eut une patrouille plus exacte qu'il y a huit jours et qu'à vêpres même il n'y avoit que deux hommes pour toute patrouille et qu'il requiert de nouveau en sa qualité de maire messieurs les officiers de pourvoir à ce défaut... »

L'état-major réuni « reconnaît que cette patrouille n'avait point été faite selon l'ordre ordinaire... que monsieur Deniau... (capitaine de la deuxième compagnie de service ce jour)... devait veiller à ce que cette patrouille se fit selon l'ordre ordinaire... que deux hommes sur quatre étaient absents... que son devoir était donc d'en référer au premier officier de l'état-major et n'en ayant point référé... avons conféré, et jugé, condamné et condamnons le dit sieur Deniau... à payer 12 sols d'amende... »

Le maire a donc satisfaction. Mais les esprits sont échauffés en ce printemps et Sargé dans son histoire a aussi son 16 mai. Le maire Quesnot prie Le Cerf toujours commandant par intérim — heureux monsieur de Borthon, il échappe à une mémorable séance — d'assembler ce jour sa compagnie, la première, à trois heures « pour affaire particulière chez son très humble serviteur », entendez par là à l'église. La générale bat. On se presse dans le sanctuaire « pour y entendre les raisons de la municipalité adressées à monsieur Le Cerf : pouvoir civil contre pouvoir militaire.

« Le curé Quesnot, maire... nous ayant fait placer sous le crucifix a commencé à imposer silence à toute la garde, n'accordant la liberté de parler qu'à monsieur Le Cerf et a commencé à déclamer en ces termes en disant que la municipalité avoit le droit de veiller à ce que le bon ordre existât

dans la garde nationale, que ce bon ordre n'existait plus depuis le moment où il avait quitté la place de lieutenant-colonel »... Il s'en prend au « premier sujet du désordre », monsieur Deniau et à monsieur Le Cerf, le premier étant « la première pierre du choquement ». La discussion est violente. Monsieur Quesnot « prétend en sa qualité de maire remettre le bon ordre en remettant chaque officier et bas-officier en leur place ». Monsieur Le Cerf qui connaît la stratégie réplique aussi vertement en attaquant. On se bat à coups de règlements. L'avocat des militaires demande à voir ceux qui le placent sous la houlette municipale. La partie adverse un instant démontée rétorque avec un bel aplomb « qu'il y avait des règlements qui allaient paraître au premier jour et qu'ils étaient sous presse » à quoi monsieur Le Cerf triomphateur modeste peut tranquillement répondre qu'il n'a à se conformer qu'à ceux « sortis de l'auguste assemblée nationale » (en gros caractères dans le texte). Cependant, il admet les nominations faites ces derniers temps comme provisoires et on décide de reconstituer la garde dans son état primitif et d'obéir aux ordres de la municipalité sauf en ce qui concerne la discipline militaire et la police intérieure des compagnies.

Ce compte-rendu, maladroitement rédigé, obscur par raison d'état — chacun se sent des torts — est du 19 mai et signé : Le Cerf, lieutenant-colonel ; Voisin, major ; P. Dahuron, capitaine ; P. Aubert, lieutenant ; Le Cerf fils, secrétaire.

### *L'affaire Veneci.*

Aubergistes et assoiffés continuent à faire parler d'eux. Un rapport du 3 juin 1790 établit que le 30 mai, P. Dahuron, officier de patrouille, accompagné de trois hommes a trouvé pendant les vêpres « chez Ambroise Veneci cabaretier au bourg les sieurs Antoine Mété, Jean Lucas fils ayant du vin dans leurs verres et en conséquence pris en contravention ». Ils sont frappés de l'amende rituelle.

Mais le 5 juin 1790, notre capitaine, chef de patrouille porte plainte contre la femme Veneci qu'il a malencontreusement rencontrée revenant de payer l'amende de son mari et qui devant témoin lui a dit « que lorsqu'il viendrait retourner chez elle il n'avait que de bien s'armer... Elle l'a traité de « foutu gueux »... ajoutant qu'elle venait de porter 12 sols à la municipalité pour lui aider à avoir une culotte... Enfin, dans le feu de l'action elle proclame à qui veut ou ne veut pas l'entendre « qu'elle se fout de la municipalité comme de

son c... » que vous devinez ! » Contre une pareille enragée, l'état-major outragé décide d'en référer à la municipalité. Qui nous dira ce que fit alors le bouillant curé Quesnot ?

### *Réorganisation de la Garde.*

Les disputes de mai s'étant estompées et l'heure de la Fédération étant proche, l'union se reforme à Sargé dans la garde et entre la garde et la municipalité.

Le 20 juin 1790, « Nous maire, officiers municipaux et officiers de la garde nationale de Saint-Cyr de Sargé, en conséquence du décret de l'assemblée nationale du 30 avril dernier sommes assemblés pour, de concert et suivant les principes de la véritable union et amitié, reconstituer de nouveau la garde nationale de la dite paroisse et faire une nouvelle nomination d'officiers tant pour cause de mort que pour absence et à ce procédant unanimement avons reconnu, nommé et proclamé :

Messire Marie Joseph François de Borthon, chevalier seigneur de l'Etang, capitaine de cavalerie, ancien gendarme de la garde du Roi pour colonel.

Sieur Jean-Baptiste Le Cerf, maître en chirurgie, chirurgien de monsieur frère du Roy, lieutenant-colonel.

Maître Louis Raphaël Buisson, notaire royal major, dont le service sera fait par intérim occupera la place d'officier municipal, (il vient d'être nommé maire à la place de Quesnot devenu administrateur du district de Mondoubleau), vu l'incompatibilité de l'un et l'autre office laquelle loy unanimement agréée et reconnue aura lieu pour tout officier et fusilier quelconque qui seront par la suite nommés à offices municipaux leur conservant cependant tous droits relativement au décret de l'assemblée nationale d'accepter ou refuser tout office municipal.

Le sieur Jean-Baptiste Le Cerf fils, capitaine de remplacement fera fonction d'aide-major.

Sieur Pierre Champoiseau, quartier-maître avec rang de capitaine en second.

Suivent les noms des autres officiers.

Messieurs	Première Compagnie
René Met,	capitaine commandant ;
Julien Trochu,	capitaine en second ;
Pierre Marchant,	premier lieutenant ;
Julien Durent,	lieutenant en second ;
François Devaux,	sous-lieutenant ;

Marin Durent,	premier sergent ;
Jacques Verrier,	porte-drapeau ;
René Lambert,	sergent-major ;
Charles Caille,	sergent en second ;
Michel Jouet,	premier caporal ;
René Brière,	second caporal ;

et 25 fusiliers dont un sapeur et deux tambours, le registre ne faisant grâce d'aucun nom.

#### Messieurs

#### Seconde Compagnie

Pierre Lorieux,	premier capitaine ;
Julien Voysin,	capitaine en second ;
Pierre Dahuron,	premier lieutenant ;
Louis Enault,	lieutenant en second ;
Gatien Jouet,	sous-lieutenant ;
Pierre Aubert,	porte-drapeau ;
Pierre Lorieux fils,	premier sergent ;
Louis Repusseau,	sergent en second ;
Bourau,	premier caporal ;
Jean Rousseau,	second caporal ;

et 25 fusiliers dont deux tambours lesquels ont tous accepté et reconnu que la première place de capitaine vacante serait de droit adjugée au sieur Jean-Baptiste Le Cerf fils, capitaine de remplacement comme dit en cy devant.

Tous requis de prêter le serment civique se sont sur le champ selon les ordres de la municipalité rendus sur la place d'armes où entre les mains de la dite municipalité ils ont librement et avec l'esprit le plus patriotique prêté le susdit serment et assisté au Te Deum en action de grâce de la véritable union qui existe entre eux priant Dieu de leur conserver, ont même hautement déclaré que pour la conservation et soutien de la constitution du royaume ils verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Fait et arrêté au bureau de la municipalité... Suivent les signatures des états-majors ».

#### *Préparation de la Fédération.*

La fin du mois de juin 1790 se passe dans la préparation et dans l'attente de la Fête de la Fédération de glorieuse mémoire. Quels Sergettiers auront l'honneur de représenter leur bourg aux manifestations de Blois ?

Voici copie du compte-rendu porté au registre : « Aujourd'hui, 4 juillet 1790, vue la lettre d'invitation de nos



camarades et frères d'armes de la ville de Blois en date du 23 juin dernier de nous rendre en la dite ville le 12 du présent pour célébrer une fête nationale, désirant mériter la qualité de brave françois et nous unir par le lien le plus sacré pour le soutien des droits de la patrie nous, officiers et membres de la garde nationale de Saint-Cyr de Sargé canton et district de Mondoubleau, nous sommes assemblés aux fins de députer trois d'entre nous pour se rendre à Blois au jour et terme indiqué par la susdite lettre d'invitation et avons pour ce choisi les sieurs Julien Trochu, capitaine en second de la première compagnie, Pierre Marchant, lieutenant de la première compagnie et Pierre Aubert, lieutenant porte-drapeau de la seconde compagnie auxquels donnons pouvoir de pour nous tous contracter tel engagement que tout françois et vrai patriote doit contracter promettant de ratifier en tout temps et toutes circonstances jusqu'à l'effusion de la dernière goutte de notre sang les susdits engagements et de soutenir nos promesses et comme l'autorisation de Messieurs les officiers municipaux est requise, sommes convenus que copie du présent leur sera délivré pour être inscrit sur leur registre et que la lettre d'invitation leur sera communiquée aux fins d'obtenir l'autorisation requise. Fait et arrêté au dit Sargé, toute la garde nationale assemblée le susdit jour et an et avons signé ».

De Borthon de l'Etang, colonel.

Le Cerf, lieutenant-colonel ; P. Lorieux, capitaine ; J. Trochu, capitaine, deuxième compagnie ; Julien Voisin, capitaine ; Durant, lieutenant ; Champoiseau, quartier-maître ; Le Cerf fils, aide-major ; Aubert, porte-drapeau.

*Le 14 juillet 1790, à Sargé.*

Sargé célèbre comme tout le royaume dans la joie et la liesse l'anniversaire de la conquête de la Liberté. Dès la veille, les cloches sonnent avertissant chacun. A midi, le jour du 14 juillet, la foule encombre la place. Le spectacle n'était pas commun. Le maire prête le serment d'être fidèle à la Nation, à la Loi et au Roi et de défendre de tout son pouvoir la Constitution du royaume. Il est aussitôt imité par le Citoyen Quesnot devenu président du district de Mondoubleau revenu pour la circonstance au milieu de ses ouailles. Vient le tour des officiers municipaux, de l'état-major, des officiers, sous-officiers et soldats de la garde, des citoyens actifs lesquels se font inscrire à la garde nationale. Une liste de 103 noms est

recopiée le 15 juillet sur le registre, précédant 164 autres noms de citoyens présents eux aussi à la cérémonie.

A l'issue de cette démonstration collective de civisme l'assemblée entre à l'église pour un solennel Te Deum.

L'histoire ne dit pas comment finit tout ce bel enthousiasme. Nous n'avons pas encore retrouvé les chroniques de « l'auberge de la Croix Blanche ». Nous nous en excusons.

Sourd à l'appel des cloches du mercredi 14, un certain cordelier nommé Lalande, chapelain du château des Radrets vient à son tour le 18 prêter le serment civique. Deux douzaines de citoyens diversement empêchés l'imitent ; mieux vaut déjà ne pas être suspecté de tiédeur.

### *Un entêté, le fusilier Régné.*

L'harmonie dure peu. Un rapport du 9 août nous apprend que Pierre Régné, fusilier et citoyen actif, a, le 8, refusé de faire la patrouille prétextant « qu'il ne voulait pas la faire, qu'il avait des occupations et qu'il était hors d'âge ».

L'entêtement du dit n'a d'égal que la persévérance mise à le poursuivre : « avons jugé (les officiers de l'état-major) qu'il fut mis un détachement de deux fusiliers conduit par un officier chez le dit Pierre Régné pour qu'il eut à faire la dite patrouille... faute de quoi les deux fusiliers resteraient à sa porte à une livre quatre sols chacun par jour, ce qui a été exécuté ».

« Et ledit Régné, selon le rapport du sieur Pierre Dahunon, lieutenant de la seconde compagnie, ayant toujours persisté dans son refus, nous colonel et officiers de l'état-major soussignés l'avons condamné à payer la somme de trois livres » savoir 12 sols d'après le règlement et 48 pour les deux fusiliers.

Communication écrite du jugement lui est faite par le quartier-maître Champoiseau flanqué de deux gardes. Il « persiste dans sa désobéissance, jette la copie de l'ordonnance avec mépris » et ajoute un « va te faire f... Champoiseau » qui oblige l'état-major à le faire assigner devant le bailli du siège royal de Mondoubleau. Mais pour nous l'aventure s'arrête là.

Le 17 octobre, c'est au tour de Pierre Moreau père de refuser la patrouille, celle de dix heures du soir. Il avait peut-être sommeil. Moins rétif, il n'est question pour lui que de 12 sols d'amende qui lui sont infligés le 18.



*La Fronde des aubergistes.*

Ce mois d'octobre 1790 est décidément fourni en menus conflits. Le 24, l'état-major « informé par la clameur publique que le sieur Marchant, capitaine en second de la troisième compagnie, officier de patrouille de dimanche dix du présent ayant trouvé chez le sieur Nicolas Lambron aubergiste le sieur François Cordeau officier municipal à heure indue avec verre et bouteille sur table ce qui est tant contre l'ordonnance générale de police que contre les règlements pour nous acceptés, le susdit sieur Marchant sommé de faire son rapport... nous a déclaré qu'il avoit trouvé effectivement le susdit Cordeau mais qu'il se chauffait seulement... Avons fait comparaître Joseph Hilarion Bodran fils et Jean Virquin fusiliers de patrouille... Nous ont avoué que la déclaration du sieur Marchant n'étoit ni sincère ni véritable puisque s'étant transportés à dix heures et un quart chez ledit Lambron ils y avoient trouvé : primo la porte fermée... secundo que frappant à ladite porte ils avoient entendu le sieur Lambron dire au sieur Cordeau : voilà la patrouille ; je vous l'avois bien dit que nous serions pris ; tertio : que la porte ouverte ils avoient trouvé ledit Cordeau assis dans une chaise près le feu ; quartio : une table couverte de verres et bouteilles dont un des dits verres contenoit encore du vin tout ce qui prouve de la part du sieur Marchant une fausse déclaration et une non activité à son service... » pourquoi le condamnons de payer... 12 sols... Lambron aussi 12 sols et Cordeau 24 sols » comme ayant d'autant plus prévariqué qu'en sa qualité d'officier municipal il doit non seulement l'exemple mais par état faire exécuter toute loi de police ».

La fronde des aubergistes et des buveurs se poursuit. C'est Calu des Gandonnières enfermé avec son verre qu'une patrouille débusque d'une « chambre haute » chez Veneci. Le temps de verbaliser, la messe n'est pas terminée. Nos gens du guet se précipitent chez le nommé Marchant qu'ils soupçonnent, — les petits jaloux, — de vendre du vin et du cidre sans en payer le droit aux aides ». Dès la porte, ils sont accueillis par deux consommateurs nantis d'une bouteille et de ses accessoires. Afin d'éviter toute erreur à nos braves fusiliers le sieur Margane gentiment les met à l'aise, s'écriant : « Voylamonvers ! ». (Je ne peux dire si j'y ai mis le ton ; le secrétaire de 1790 n'y a sûrement pas mis l'orthographe).

Le 24, la patrouille de dix heures du soir entre chez Veneci dont les deux clients attardés débarrassent les lieux avec philosophie. Il n'en va pas de même un peu plus loin.

Chez Durant la porte est verrouillée, la lumière éteinte. La garde va son chemin, la conscience en repos. Ruse de guerre ! Le danger passé, la lumière renaît, la porte s'entre-bâille. Marin Durant, lieutenant de la garde à ses heures, cabaretier toujours, a sauvé les apparences.

Il a déjà oublié avoir dit à Le Cerf fils, aide-major, que celui-ci « n'était pas foutu pour le faire taire ». Le Cerf fils a un lieutenant-colonel de père, lequel ayant sa progéniture outragée à venger s'est embusqué près de là, a stoppé la patrouille, surpris la résurrection de lumignon et « rentrant chez le susdit, ils ont vu la femme qui délivroit une pile de verres et une bouteille de vin aux nommés Elie Wanvengen, Pierre Aubert et François Lambert. Notre officier questionne Marin un peu mari de l'aventure. C'est Wanvengen qui répond : « Ques qu'il veut ? ». A quoi, monsieur Le Cerf lui a répondu que ce n'étoit pas à lui à qui l'on parloit et qu'il pouvoit se retirer ; à quoi le susdit a continué de lâcher de mauvais propos, a même menacé la patrouille et après force « sacré dix mille mâtins, sacré mille nom de D... », il a dit au nommé Le Cerf que s'il était à tu et à toi qu'il verroit cela ».

On vous a à l'œil, Marin Durant, méfiez-vous ! Pourtant, c'est encore chez lui que le 31 octobre pendant les vêpres la patrouille découvre un certain Gabriel Ozan lequel essaie contre elle son répertoire : « Que voulez-vous ? Qu'est-ce que ces foutus ânes-là, ces gueux, ces foutues bêtes ? Viennent-ils demander la charité ? Je leur donnerai deux liards... »

Chassé des lieux, il s'y retrouve attablé, le soir, à dix heures, avec un renfort de quatre compagnons dont le porte-drapeau Pierre Aubert. Que faire ? L'état-major délibère, parle de prison, de juste vengeance, mais s'en remet en définitive au jugement des municipaux. La confusion est à son comble et ce n'est pas le refus opposé par Alexandre Boulai de participer à la patrouille qui l'augmentera beaucoup. Brave Alexandre ! Peut-être préfère-t-il payer l'amende rituelle dont on le soulage plutôt que d'encourir en service les quolibets des buveurs.

### *La trêve des confiseurs de décembre 1790.*

Il est nécessaire de réformer ; un nouveau règlement de police voit le jour. Municipalité et officiers se consultent. Un mois passe... Le registre de police est aux oubliettes. Plus fait douceur que violence parfois, et même sous une révolution.

« Le 8 décembre 1790, nous, officiers municipaux et officiers de la garde nationale de la paroisse de Saint-Cyr de Sargé considérant que depuis le 25 novembre 1789 le sieur Nicolas Lambron aubergiste à la Croix Blanche en notre bourg est privé de la qualité de citoyen actif... et ayant égard à ses représentations et acte de repentir de l'erreur où la vivacité l'avoit précipité... le recevons au nombre de nos frères d'armes... le restituons dans la qualité de cytoien actif.. aux conditions que par sa conduite il répondra à nos vues qui n'ont d'autres principes que celle d'alimenter l'union, la concorde et la paix ; ce que nous espérons d'autant plus volontiers que l'établissement des gardes nationales n'a d'autre base que celle de faire jouir les cytoyens des avantages de la nouvelle constitution et que devant nous-mêmes l'exemple de l'ordre il sera le premier par sa conduite à nous en imposer la loi ».

L'affaire Lambron trouvait là son épilogue, apaisant semble-t-il du même coup les querelles qui avaient ébranlé profondément la tranquillité publique. Cette décision ne porte pas moins d'une trentaine de signatures, du maire Buisson au dernier porteur d'épaulettes en passant par le curé Quesnot président du district de Mondoubleau et Monsieur de Borthon dont le purgatoire va commencer, soit dit en passant, au moment de quitter une de nos anciennes connaissances.

En cette année 90 on ne pouvait mieux passer Noël qu'en alimentant auprès d'un bon feu « l'union, la concorde et la paix ». Tout est bien qui finit bien.

*« Pour vivre heureux, vivons cachés ».*

Du 8 décembre 1790 au 18 pluviöse an VI (6 février 1798) aucune délibération, aucun jugement ne couvrent les feuillets du « registre de police » de la garde de Sargé. Heureux pays ! La garde serait restée constamment inemployée pendant les années les plus dures de la Révolution. C'est difficile à croire. A peine parle-t-on de nominations nouvelles en 1793 et d'une réorganisation de ses compagnies en 1795 après la Terreur.

Il est plus plausible de penser que la garde fit ce qui lui était demandé durant ces années difficiles mais que ses membres pris isolément firent parler d'eux le moins possible.

Le 18 pluviöse an VI, sur l'ordre « de l'administration du canton de Mondoubleau » l'assemblée des citoyens se réunit à dix heures pour composer la garde par compagnie et nommer les officiers. Jacques Breteau, agent de la commune, préside dans l'église. Un bureau est constitué. On vote

et l'élection a lieu à un tour à la majorité relative sur une liste unique. Sont élus : les citoyens Champoiseau, capitaine ; Enaut, lieutenant ; Aubert, sous-lieutenant. Une deuxième élection de un sergent-major, quatre sergents et huit caporaux donne Leprince, sergent-major ; Benard, Caille, Devaux, Godinau, sergents et les caporaux à la suite. Une liste de 215 fusiliers suit, close par le paraphe du maire Bordier.

Un an passe. Le 12 nivose an VII, 1er janvier 1799, le commissaire du district réclame trois gardes nationaux et un sergent à monsieur Bordier et les envoie à Montmarin « pour y prendre connaissance » du citoyen Gorneau et de la citoyenne Dalfont habitant cette maison depuis trois mois. Le jardinier Mauclerc et la vachère Renette Aubert y habitant depuis 30 ans, dit le rapport, nous ont ouvert et ont déclaré le départ de ces personnes pour Bessé chez le citoyen Bordet leur parent. Ce témoignage peu satisfaisant occasionne une visite domiciliaire sans résultat.

*L'arbre de la Liberté ne cherra pas.*

Sargé à son arbre de la Liberté. Celui-ci aurait été arraché de nuit le 9 avril 1795. Qu'à cela ne tienne : un autre est planté immédiatement.

Quatre ans après, nouvelle affaire. « Aujourd'hui, huitième jour du mois de pluvoise l'an septième de la République Française (27-1-1799) nous, agent et adjoint, considérant que la destruction des arbres de liberté des communes de Rahay et Baillou environnantes font craindre que pareil malheur nous arrive, considérant que d'après différents bruits il existe à deux ou trois lieues de notre commune de jeunes conscrits réquisitionnaires déserteurs et autres vagabonds agissant en chouans et autres ennemis de la république, considérant que le général Vimeux ayant déjà donné des ordres très pressants pour surveiller d'une manière plus active les ennemis de la Révolution, considérant que d'après tous les avertissements et ordres qu'il a donnés pour faire patrouille et employer tous les moyens qui sont en notre pouvoir pour empêcher la destruction de nos arbres de liberté en nous manifestant que d'après la destruction dernière encore de celui de la commune de la Ville-aux-Clercs, que si pareil malheur nous arrivait qu'il rendrait nos endroits suspects au gouvernement militaire, qu'il nous enverrait de la troupe à nourrir et payer à nos frais, avons convoqué les citoyens chefs de la garde nationale pour se trouver à la maison commune de Sargé le dixième du présent mois à cinq heures du soir, à l'effet de prendre des mesures pour garantir notre commune

contre toute atteinte qui nous serait portée par des ennemis du gouvernement et en même temps de convenir des choses nécessaires au salut public.

Bordier, agent.

Le 10 pluviôse, municipalité et garde nationale se concertent. Il est décidé d'obéir aux ordres du commandant du canton et de monter la garde autour de l'arbre menacé. Considérant que 250 hommes sont dans le cas de monter cette garde, il est décidé de porter le nombre des compagnies à trois et de nommer séance tenante les officiers. Ainsi la tâche sera moins lourde pour chacun. C'est signé Bordier, agent ; Champoiseau, Enault et Caille, capitaines. Leprince, Desvaux, Gaudineau.

Le 13 chacun a accepté son grade mais veut une revue passée par le citoyen commandant le canton afin d'être installé dans ses fonctions.

Le 20 pluviôse, grande revue de la garde au pied de l'arbre de la Liberté sur la « Place de la Réunion » 8 février 1799. Le commandant de Mondoubleau après avoir félicité l'agent à la maison commune d'avoir définitivement organisé la garde, s'est transporté avec l'agent et l'adjoint sur la place « où se sont trouvés présents tous les officiers et sous-officiers et sur les 250 (ou environ) fusiliers au moins 200 qui tous ont montré par leur présence, leur joie et leurs discours combien ils étaient flattés du bon choix qui avait été fait et ont tous manifesté qu'ils n'attendaient que le premier ordre qu'on leur donnerait pour monter la garde d'autant qu'ils n'avaient tant à cœur que l'affermissement de la République, la sûreté de leur pays et la destruction de ces vils intrigants qui promènent dans les ténèbres la honte et les remords de leurs forfaits qui les agitent sans cesse ne pouvant nuire davantage à leur patrie dont ils sont des enfants dénaturés. Enfin la chose faite tous les citoyens et surtout les chefs ont employé le reste de la décade dans la joie la plus pure et les divertissements les plus vifs et honnêtes guidés par la plus pure morale ».

Suivent les signatures de l'agent Bordier, des officiers et du fameux commandant de Mondoubleau tant réclamé, un certain Lemoine (?). Et une fois de plus on ne nous fait grâce d'aucun nom des gardes de ce « bataillon de la garde sédentaire du canton de Mondoubleau ».

En bref il se compose de trois compagnies : La sixième a pour capitaine le citoyen Champoiseau et comprend 16



officiers et sous-officiers et 73 fusiliers dont mon collègue de l'époque « Busson, instituteur ».

La septième compagnie, capitaine Enault a on ne sait pourquoi 10 hommes de plus et la huitième, capitaine Caille retrouve exactement les effectifs de la sixième. Au total 277 citoyens sont enrôlés dans cette galère mais le registre ne donne que 268 noms. De toute façon, l'arbre sera bien défendu avec une telle cohorte et un tel enthousiasme.

*Mais la vaillance a des limites...*

Dès le 30 ventôse an VII (20 mars 1799) les récriminations commencent. Municipalité et officiers s'assemblent et se consultent « sur la nécessité de monter la garde tant pour la conservation de notre arbre de liberté que pour maintenir la tranquillité pendant le temps que se tiendront les assemblées primaires de la seconde section du canton de Montdoubleau ».

Les sergents-majors prétextent de leurs obligations de porter les ordres des capitaines aux sergents et caporaux pour se faire exempter de garde. En revanche, s'ils manquent à leurs fonctions, ils seront tenus à double garde. Suit une longue discussion d'où la lumière ne jaillit pas et en conclusion on attendra la réponse de l'autorité supérieure. Le mal est fait ; c'est à qui trouvera prétexte à garder sa maison plutôt que cet arbre malencontreux tout juste bon à vous attirer les foudres d'une administration, en ce Directoire finissant, souvent prête à frapper sans discernement.

Et voici que le péril chouan aiguillonne de surcroît les instances supérieures. Le 20 prairial an VII (8 juin 1799) ordre est donné aux capitaines par l'agent Bordier de former la colonne mobile et en conséquence de se tenir prêts pour le décadi suivant « le maintien de l'ordre et la tranquillité publique en dépendent ».

La décade se passe mais le 30 prairial malgré la lecture des ordres pendant trois jours, l'avertissement à son de cloche toute la matinée, les citoyens ne sont pas convaincus de la nécessité de courir le chouan surtout quand leur nom est appelé. L'agent débordé leur donne à choisir ou le tirage au sort ou la désignation. Tous protestent de leur zèle patriotique mais ne veulent ni de l'un ni de l'autre moyen et de donner des cas de dispense possible de la corvée. Que doivent ceux qui ne paient aucune contribution ? Et les conscrits ? Et les domestiques ? C'est à qui trouvera le meilleur argument... Comme le péril n'est pas imaginaire et qu'il faudra bien que le mousse soit mangé, les plus deshérités

même posent des questions : les plus de soixante ans,... les infirmes... devront-ils trouver des remplaçants ?

L'agent qui n'en peut mais enregistre fièvreusement, ce qui se remarque à son écriture et prétextant son ignorance, ne pouvant répondre à toutes ces demandes, il joue les Ponce-Pilate et s'en remet à l'administration du soin de dénouer le nœud cependant que les Sergettiers se retirent au cri de Vive la République, ce qui ne manque pas de saveur.

Le 28 fructidor an VII (14 septembre 1799) Bordier a reçu des instructions nouvelles de Mondoubleau. Il redouble d'efforts, « donne lecture dans les endroits ordinaires », « donne ordre au tambour d'en donner encore lecture », « transmet copie aux capitaines », avec ordre de rassembler leurs hommes et de se présenter eux-mêmes trois heures plus tôt « pour préparer tout ».

Rien n'y fait. Le 30 fructidor, Bordier par malchance est en retard au rendez-vous avec les capitaines. Pour rattraper la chose on sonne la cloche quatre ou cinq fois. Personne ne se dérange ce qu'il constate avec « peine » et « indignation ». « En avons témoigné notre indignation à tous nos concitoyens. Les avons assuré que leur désobéissance ne les exempterait de rien et qu'au contraire au lieu d'avoir part aux douceurs de notre gouvernement qu'ils seroient toujours veillés de près et traités comme le doivent être des ennemis du gouvernement ». C'est le coup de semonce qui à peine tiré doit être rattrapé. Aussi termine-t-il son rapport de cette comique journée en cherchant à excuser ses administrés pour, adresse extrême cousue de fil blanc, les engager à accepter d'en terminer avec cette affaire le sextidi suivant.

Mondoubleau a dû se facher. Par ordres extraordinaires, dix hommes doivent être en permanence prêts à marcher et cela doit être secret !...

Le troisième jour complémentaire on en délibère à six heures du soir. Capitaines, agent et adjoint consultent leurs listes et en extraient 30 jeunes gens et célibataires. On discute du choix du vote à intervenir pour savoir qui sera sacrifié. On vote et voilà dix malchanceux chargés de prêter main forte à la gendarmerie et à l'agent de la commune à toute heure du jour et de la nuit en attendant la naissance toujours retardée de la fameuse colonne mobile.

Retenons au passage les noms de ces vaillants malgré eux : Lemoine (de chez Chateau, boulanger), Vadet, Lenoir, Doron, Jeufraut, Gorneau, Grelepoix, Moreau, Janvier (des Beauvais), Gaudin.

Et voici la conclusion désabusée :

« Nous nous sommes retirés après avoir arrêté que

demain heure de six au soir nous nous rassemblerons pour toujours nous concerter et prendre des mesures de sûreté sur tout pour terminer le sextidi prochain la formation de notre colonne mobile ». (Bordier).

On n'en entendra plus parler du moins sur notre registre lequel, réouvert le 16 floréal an VIII sert à l'inscription des patentes.

La garde nationale de Sargé semble ainsi ne pas avoir pris part à l'expédition menée en septembre 1799 par monsieur Petit-Germond, commissaire du directoire exécutif de Mondoubleau (et que rapporte Beauvais de Saint-Paul page 154). A la tête d'un groupe de gardes sans doute plus fougues, il parcourt les communes de Baillou et de Sargé, ne découvrant aucun brigand, et rentre harassé au chef-lieu.

De même, le 24 novembre 1799, je ne saurais dire si les gardes désignés de Sargé participèrent à l'échauffourée de Planche-Hubert relatée par le même Beauvais de Saint-Paul, page 155.

### *Conclusion.*

Il est toujours difficile d'évoquer les époques les plus chargées d'histoire : les grands événements nous cachent la vie quotidienne ; les héros nous font oublier les hommes.

Les miliciens de Sargé font sourire. C'est que leurs petites querelles, leur application à tourner le règlement dans ses menues défenses sont faits de toujours : c'est Guignol et le Commissaire.

Mais 1790 voit les meilleurs d'entre eux délibérer à la municipalité, à l'état-major de la garde, voire au district. Les habitants de Sargé qui n'avaient eu jusqu'à présent de rapports qu'avec leur seigneur commencent à réaliser qu'ils appartiennent à une nation.

Bien sûr, le bel enthousiasme ne dure pas. Il y a la dure réalité des mauvaises récoltes. Il y a tout ce que nous savons de la Révolution et dont la plupart des Sergettiers ne s'aperçoivent que par quelque décret dont ils ne saisissent pas l'importance ne comprenant que ce qui les touche pourrait-on dire physiquement.

Cela ne les empêche pas de faire leur devoir. Et si nous nous amusons au récit des efforts déployés par ces pauvres bougres pour échapper à la chasse au chouan, ainsi le 30 prairial an VII c'est, presque jour pour jour, le 25 prairial an VII, que meurt quelque part en Egypte le soldat Pierre Loiseau des suites de blessures reçues à Saint Jean d'Acre.

Mais ceci est une autre histoire.



## Rencontre de deux poètes : Pierre LOUYS méconnu

(1870 - 1925) (1)

---

Docteur DUMONT

---

Vous entretenir de Pierre LOUYS, dans le cadre de cette honorable assemblée, paraît une gageure et vous pensez, sans doute, que je devrais me couvrir le visage de cendres.

Je ne me couvrirai cependant pas le visage de cendres et je tiendrai cette gageure, pour deux raisons :

— la première, comme aussi la moins importante, est que, si nous rendons hommage à Clio, au sein de notre Société, en cultivant l'archéologie et l'histoire, nous nous devons aussi de célébrer le culte d'Erato et de Polymnie, puisque nous nous sommes parés de l'épithète « littéraire » ;

— la seconde, et de beaucoup la plus sérieuse, est, sans conteste, que Pierre LOUYS, loin d'être l'écrivain que vous pensez, reste pratiquement méconnu de tous.

Martial, il y a quelque mille neuf cents ans, au huitième et derniers vers de la XXV<sup>e</sup> *Epigramme* de son Livre 1<sup>er</sup>, écrivait déjà : « Cineri gloria sera venit ». « La gloire vient trop tard à des cendres ».

Et, tout près de nous, Maurice Rostand répète :

« Les plus longs baisers que je pose,  
Je les pose sur des tombeaux ».  
Oui ! La gloire vient trop tard...

---

(1) Communication du 24 mars 1965.

Chaque fois qu'il m'est arrivé de demander qui était Pierre LOUYS, il m'a toujours été donné d'entendre la même réponse, lamentable de pauvreté, sottise de méconnaissance, stupide d'incompréhension : « l'auteur, plus ou moins libertin, d'*Aphrodite*, des *Chansons de Bilitis*, des *Aventures du Roi Pausole*, de *la Femme et le Pantin* ». Je regrette de n'avoir jamais, ou pratiquement jamais, rencontré quelqu'un pour me répondre qu'il était le plus savant des hellénistes, le plus délicat des poètes, le plus érudit des critiques, le plus passionné des chercheurs.

Du reste, fût-il helléniste, poète, critique, chercheur — me direz-vous — puisqu'il n'est pas vendômois, en quoi saurait-il intéresser notre Société qui doit s'efforcer de rester sur le plan local où elle a toutes raisons de se sentir plus en sécurité ? Certes !

Mais imaginez un instant, je vous prie, qu'au nom de LOUYS j'accrole celui de Ronsard. Vos visages s'illuminent aussitôt — n'est-ce pas ? — puisqu'il n'est de société vendômoise « Qui au bruit de son nom ne s'aille resveillant ». Et vous avez raison car, précisément, je compte user de ce subterfuge qui consiste à joindre ainsi deux noms, paraissant *a priori* n'avoir rien de commun ni dans le temps, ni dans l'esprit, ni dans le comportement. J'espère toutefois vous convaincre assez rapidement que cela en vaut la peine.

Dans ses *Notes pour comprendre le siècle*, Pierre Drieu La Rochelle, ne reconnaissant que le seul Claudel comme représentant de la seconde génération symboliste, écrivait : « Valéry n'est qu'une épigone de Mallarmé, un épigone aussi de Racine et Ronsard ».

S'il n'eût pas — comme tous, hélas ! — négligé Pierre LOUYS, il eût pu aussi bien écrire : « LOUYS n'est qu'un épigone de Mallarmé, un épigone aussi de Corneille et Ronsard ». Cette altération de texte que je me permets est si pertinente que, le 6 juin 1925, sur le tombeau de Pierre LOUYS au cimetière Montparnasse, Anatole de Monzie, alors ministre de l'Instruction Publique, prononçait l'éloge funèbre du poète en ces termes : « Je salue sa dépouille du même hommage que j'eusse salué un filleul de Ronsard ». Ainsi donc, Pierre LOUYS disparu, la liaison est faite entre les deux poètes, par-dessus les trois siècles et demi qui les séparent.

Du vivant de LOUYS, un accord s'était constitué, plus intime encore, les deux hommes s'étant adonnés avec la plus grande passion à l'étude des lettres grecques et latines. Si le temps ne les avait séparés et si les Dieux de l'Olympe avaient

voulu qu'ils fussent condisciples, soit que LOUYS naquît dès 1525, soit que Ronsard ne vît le jour qu'en 1870, je me demande lequel des deux, au collège de Coqueret, eût été couronné par Daurat, ou quelle rivalité studieuse, quelle joute hellénistique eût présidé le directeur de l'Ecole Alsacienne et le proviseur du lycée Janson de Sailly. Mais ne laissons pas vagabonder notre imagination. Qu'il nous suffise de constater cette connaissance profonde, ce goût commun des grecs et des latins, des grecs surtout.

A cela s'ajoute, chez l'un comme chez l'autre, la passion de la versification. Si nous l'en croyons, Ronsard composait des vers dès l'âge de douze ans. Nous savons que LOUYS écrivait des poèmes approximativement au même âge.

Bien plus, la forme poétique de LOUYS a des ressemblances étranges, des résonnances profondes avec celle de Ronsard. Ecoutez ces trois courts poèmes :

— le premier :

Hélas ! tout ce qui me fut cher,  
Ah ! tout l'esprit ! toute la chair !  
Tout encor mon amour de vivre  
Se perdra lambeau par lambeau,  
Tout encor ce culte du Beau  
Assez grand pour créer un Livre.

Je mourrai sans autre raison  
Que d'avoir revu ma maison  
Eventrée ainsi qu'une femme,  
Tous mes biens volés ou perdus,  
Souillés, dispersés ou vendus,  
A la fin d'une histoire infâme !

— le second :

Et je m'étais fait une vie  
Si digne d'amour ou d'envie,  
Une vie à décourager  
Tout cœur qui lutte ou dissimule,  
Tout adversaire ou tout émule,  
Cerveau pensif ou cœur léger.

Maintenant ma vie est en cendres.  
Ses trois merveilles les plus tendres  
Ont flambé comme plume au feu  
Et ma dernière destinée  
Était morte avant d'être née,  
Hélas ! faute d'avoir un dieu !

— le troisième :

De tant que j'avais amassé  
Les bougres ne m'ont rien laissé.  
Je reste assis sur une dalle,  
Sur la marche de mon palier.  
Sans conserver même un soulier,  
Même un soc, même une sandale.

Et j'aurais donné la moitié  
De ma chair pour une amitié  
Bien plus que pour l'amour lui-même.  
Je croyais tant au cœur humain,  
A la main forte dans la main  
Et tant encor je crois qu'on m'aime.

On ne peut être sans remarquer quelles stupéfiantes analogies la contexture de ces strophes présente avec celle des *Stances* de Ronsard dans la seconde partie du Second Livre des Amours.

Je lamente sans réconfort,  
Me souvenant de ceste mort  
Qui desroba ma douce vie.

On retrouve chez LOUYS jusqu'à des échos presque directs de son modèle qui avait écrit à la septième strophe :

Et si bien Amour de son trait  
Au cœur m'engrava son portrait,  
Que mon tout n'estoit sinon qu'elle.

et plus loin, à la dixième :

Hà ! doux desdains, vous n'êtes plus,  
Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre.

et plus loin encore à la vingt-troisième :

En mourant tu m'as sçeu fermer  
Si bien tout argument d'aimer  
Et toute nouvelle entreprise,  
Que rien à mon gré je ne voy,  
Et tout cela qui n'est pas toy  
Me desplaist et je le mesprise.

Avouons que ces ressemblances dans les goûts, ces résonances dans la forme sont déjà fort troublantes. Si, cependant, il n'y avait eu que cela, je crois que je me serais abstenu de ce propos.

Mais nous sommes en 1890. Pierre LOUYS a vingt ans et le voici qui s'achemine vers la Touraine et la riante vallée du Loir. Le 8 juin, il est à Bourgueil d'où il écrit à José-Maria de Heredia :

« Si quelque amoureux passe en Anjou à Bourgueil ».

Vous vous rappelez ces vers, Monsieur ? Ce que Ronsard souhaitait, moi, très indigne, j'essaye de le faire. Je viens de Surgères, je vais à Saint-Côme, à Vendôme, à Gâtine, à la Poissonnière. Vous me pardonnerez si je ne puis penser à Ronsard sans songer à vous, et si je me suis permis (le culte au même Dieu rapproche) de vous envoyer en hommage une lettre datée de Bourgueil par le premier pauvre poète qui y soit venu faire pèlerinage ».

La lettre était signée « Chrysis ». Je vous rappelle que le vers qui est cité par le poète est le premier du poème XXXVIII de la première partie du Second livre des Amours et, pour mémoire, que LOUYS épousera, en 1899, Louise de Heredia, la fille du destinataire de cette lettre. Notons aussi que, le 12 mai 1890, soit un mois avant son séjour à Bourgueil, Louys avait fait porter à José-Maria de Heredia une autre lettre, signée du même nom et ainsi conçue :

« Monsieur,

Je vous envoie de la matière à chefs-d'œuvre : *deux rimes*.

J'avais songé d'abord à les mettre en œuvre moi-même, mais je me suis dit que ce serait un meurtre.

On les trouve (elles sont de Ronsard) dans *l'Elégie à Muret* qui termine les amours de Cassandre (édition in-folio de 1609, page 116. Edition in-12 de 1610, page 234).

Voici la première :

Je dy ce fier Thébain  
Que sur le bord de l'eau *Thermodontée*  
Prit le baudrier de la vierge *domptée*

et voici la seconde :

Qui fit mourir la pucelle de *Phorce*  
Qui le lion démachaira par *force*.

On pourrait les réunir dans un même sonnet, la rime en « force » pour les quatrains (*torse*, *écorce*, etc.) et la rime

en « domptée » pour les tercets afin de terminer par *Thermodontée* au dernier mot ce qui serait superbe. Si votre série des Hercules n'est pas définitivement close, je vous supplie de la compléter ainsi. Je crois bien que cela ne déparera pas les « Trophées ». Sinon veuillez me pardonner de vous avoir importuné pour si peu de chose ».

Mais revenons, si vous le voulez bien, à notre voyageur. Le 9 juin, il est à Chinon, le 10 à Blois, le 11 à Vendôme et le 12 à Trôo. L'âme toute pénétrée de Marie, la mémoire toute bourdonnante de l'œuvre de son illustre amant, l'esprit à jamais marqué par ce pèlerinage aux lieux que hantèrent les amours du poète, LOUYS laisse jaillir de sa plume un poème à la gloire de Ronsard sous le titre : *Dans la Forêt de Gastine* :

Sur les herbis et sur les graviers  
Un ruisseau flue entre deux sentiers  
Où tu passas peut-être ;  
Pieusement, sans bruit, j'y pénètre  
Cherchant la trace encor de tes pieds.

Jà trois cents ans elle est effacée  
Mais la futaie au vent balancée  
Garde ton souvenir,  
Maître ! — et je sens aller et venir  
Parmi l'air ta divine pensée.

Le vert Léthé tu laisses parfois  
Et viens chercher aux lieux d'autrefois  
L'ombre dodonéenne  
A l'heure vague où la nuit ramène  
L'horreur sacrée et la paix des bois.

Loin des rougeurs où le jour expire  
Tu viens ici pendre encor ta lyre  
Aux branches de bois noir  
Pour écouter aux souffles du soir  
Les frondaisons des cimes bruire.

Tu viens dormir sous les troncs serrés  
Dans la fraîcheur montant des fourrés.  
Dans la blanche bruine ;  
Et ta forêt, ta « sainte Gastine »  
Etend sur toi ses rameaux sacrés

Car tu descends des bois Elysées ;  
Et dédaignant les coupes versées  
Et les libations,  
Elle répand du haut des buissons  
Tous ses parfums, toutes ses rosées.

Au début de cet entretien, j'ai parlé de Pierre LOUYS comme du plus délicat des poètes. Vous auriez — je crois — quelque raison de vous en prendre à moi, vous étonnant d'une certaine maladresse dans la prosodie, d'une certaine naïveté dans l'expression. Je vous prie simplement de vous rappeler que nous sommes en 1890 : le poète n'a que vingt ans ; il ne saurait s'agir ici que de *juvenilia*. L'heure de la première vraie manière poétique n'a pas encore sonné.

De la même inspiration et du même voyage datent les ébauches de deux poèmes qui sont restés inachevés :

— l'un, plein de tendresse, à Marie Dupin :

Tu devais être adorable, toi,  
Sous tes cheveux « couleur de châtaigne » ;  
Tu pouvais dire au poète-roi :  
« Dame ne suis, princesse ne daigne !  
Chante Marie, et sois fier de moi ! »

Tu devais être adorable et tendre,  
Et le chérir comme un grand enfant,  
Puisqu'il t'aimait plus que sa Cassandre  
Et puisque lui, le dieu triomphant,  
Jusqu'à ta couche il aimait descendre.

Et tu devais avoir à ses pieds  
De ces baisers qui ferment les plaies,  
Puisqu'il venait, malgré ses lauriers,  
Savoir de toi les tendresses vraies  
Et les

(le vers reste inachevé ; la strophe suivante commence :)

Loin des rancœurs, loin des calomnies,  
Réfugié dans tes jeunes bras,

(le poème reste inachevé, le restera toujours).

— l'autre, fait de hargne et de cinglants reproches, s'adresse à Hélène :



Tu fus insensée et criminelle  
D'aimer ta pudeur plus que Ronsard,  
— O cruelle Hélène ! —  
Car tes yeux sont morts, et leur regard...  
Et sa gloire, à lui, vit éternelle !

— Les lauriers sont jeunes ! —

Du jour où ses yeux virent tes yeux  
Du jour où ses mains te supplèrent

— O cruelle Hélène ! —

(manquent ici deux vers...)

— Les lauriers sont jeunes ! —

Tu devais l'aimer.

Comme on le voit, des trois grandes amours du poète, ce fut surtout de Marie Dupin, de la « petite Marie », que LOUYS resta enthousiasmé. C'est à travers la « petite pucelle angevine » qu'il avait aimée d'un amour « très tendre, très passionné et très sensuel » que LOUYS retrouvera toujours Ronsard.

De Bourgueil, il écrit à Léon Blum, son ancien condisciple :

« La vieille église... où Ronsard et Marie sont venus prier... Je les ai évoqués à tous les coins de rue... dans tous les sentiers de vigne... Il m'a semblé que pour la première fois je comprenais. Où je n'avais vu que des rêveries de poète, je voyais maintenant un roman intime... Je vais à Saint-Côme, à Vendôme..., suivi de mon in-folio comme d'une bible pour mon culte... »

LOUYS ne se contente pas d'écrire quelques lettres, de composer quelques vers plus ou moins adroits, quelques poèmes restés inachevés ; il rapporte, dans sa poche, un bout de crayon usé et, dans son bagage, un carnet de dix-sept esquisses des paysages chers à Ronsard : Bourgueil, Chinon, Surgères, Saint-Côme, Blois, Vendôme, la Possonnière. Je ne puis malheureusement vous montrer qu'une mauvaise reproduction d'un seul de ces dix-sept croquis. Le carnet entier des originaux, de format in-12 à l'italienne, sous cartonnage demi-toile, a été vendu à Drouot en 1926 pour la somme de 1900 francs.

Avais-je raison de tenir la gageure ? Je l'ignore. C'est à vous en définitive qu'il appartiendra de rendre le verdict.

Mais je crois avoir suffisamment montré en quoi les deux poètes se trouvaient liés sur le plan littéraire, en quoi aussi Louys, du fait de son pèlerinage en Vendômois, pouvait retenir l'attention de notre Société : Rencontre de deux poètes !

Il y a mieux encore !

En 1897, soit sept ans après ce voyage, le poète fait paraître au *Mercure de France* un éblouissant petit ouvrage : *Pierre de Ronsard : Les Amours de Marie, édition précédée d'une Vie de Marie Dupin*.

C'est, en réalité, un recueil des deux parties du Second Livre des *Amours* ; mais ce qui en fait l'originalité c'est que, précisément, l'auteur place en tête de ce recueil une *Vie de Marie* et que nul, mieux que lui, ne sut jamais, en si peu de pages, (dix d'un format in-16 carré) conter, d'une façon aussi aimable, les amours de Marie et de Ronsard :

« Son château vendomois et ses relations à Paris — écrit-il — ne savaient jamais le retenir si longtemps qu'il ne pût passer des semaines, des mois, même une année entière auprès de Marie. Là, il quittait ses habits de cour pour des vêtements de paysan, il s'en allait dans le plus profond des bois, disant que même les sentiers lui étaient odieux, et il oubliait tout le monde, fors son amour et ses vers ».

En quelques touches légères, Louys fait le portrait de Marie :

« Elle avait (nous le savons par lui) des joues rouges, des yeux noirs, des seins et des bras de belle fille, et des cheveux châtons qui frisaient autour de ses oreilles fraîches. Elle savait lire et écrire. On la nommait Marie Dupin ».

S'agit-il d'une coquille de l'éditeur ou d'un repentir de l'auteur ? Sur un manuscrit autographe que j'ai eu entre les mains le 15 décembre 1953, Louys avait écrit : « Elle ne savait ni lire ni écrire ».

Le portrait continue :

« Sur les petits détails de la vie de Marie, nous ne savons que peu de chose. Elle avait une mère et deux sœurs avec lesquelles, le soir, elle cousait et filait, assise devant la porte. Quand elle était au lit, elle contenait ses cheveux sombres dans un filet de soie verte et dormait sur le côté droit, la bouche fermée dans le pli du coude. Elle savait danser. Elle aimait les œillets ».

« Considérant — ajoute-t-il — combien une passion

sincère, quelle qu'en fût l'héroïne, était, plus que des soupirs à Cassandre, un sujet digne d'être chanté dans la langue qui ne périt point, il lui vint à l'idée d'adresser des sonnets à cette fille des champs, mais des sonnets très simples, des sonnets sans hellénismes et surtout sans mythologies... »

Que s'était-il donc passé ? Louys nous le dit encore :

« Ronsard se sentit un jour plein de mépris pour l'amour qui « se repaît de fumées ». Même son maître Pétrarque, à l'égard de qui son admiration allait jusqu'au pillage, ne lui parut plus mériter que le choix entre les deux épithètes d'hypocrite et de niais.

Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien  
Il était un grand sot d'aimer sans avoir rien,

dit-il et ce reproche est curieux de la part d'un poète qui venait d'adresser à une femme insensible deux cent vingt-deux sonnets réguliers, sans compter les élégies, les chansons, les odes et les madrigaux. Il savait bien qu'en abandonnant ainsi publiquement la Dame à qui ses vers juraient une amour plus qu'éternelle, et en dédiant à une autre le deux cent vingt-troisième sonnet, il causerait un grand scandale. « Mais, disait-il, si quelque dame me vient reprocher d'avoir abandonné Cassandre,

Et que le bon Pétrarque un tel péché ne fit  
Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame  
Sans qu'une autre jamais lui put échauffer l'âme,  
Réponds-lui, je te pri', que Pétrarque sur moi  
N'avait autorité de me donner sa loi ».

Voilà qui est net, n'est-ce pas ? Oui ! en fait Ronsard s'est pris au jeu : il est amoureux et ses amours sont couronnées de succès ; enfin on lui accorde ce qu'il désire. Cet amour-là va inspirer les plus beaux poèmes et, comme toujours dans ce cas-là, ils atteindront au sublime dans la mesure où la jalousie viendra torturer l'auteur. Or que nous dit Pierre Louys à ce sujet ?

« Malheureusement elle (Marie) ne crut pas toujours que Ronsard fût le seul homme digne d'être chéri par elle. Son poète lui donnait pourtant des arguments irrésistibles :

Marie, qui voudrait votre nom retourner,  
Il trouverait Aimer. Aimez-moi donc, Marie.

Elle ne pensa pas que cet anagramme désignât spécialement le chef de la Pléïade, et d'autres purent apprécier avec la même compétence l'ardeur de ses jeunes sentiments.

L'un de ceux-ci fut un cousin de Ronsard : Charles de Pisseleu, celui-là même à qui est adressée l'ode fameuse où M. de Hérédia prit l'épigraphe des *Trophées*. Les autres, pour être moins célèbres, n'en furent pas moins adorés ni moins amers au cœur du poète ».

Je ne suis pas seul à penser que les *Amours de Marie* sont le vrai et le meilleur Ronsard. Pierre LOUYS vient de nous livrer le secret de cette perfection à laquelle le poète n'atteint nulle part ailleurs. Il va terminer sa courte biographie par ces mots émouvants de simplicité :

« Telle est la vie de Marie Dupin, qui mourut à vingt et un ans, aimée de Ronsard et immortelle ».

---

## LE RÉTABLE DE LA TRINITÉ DE VENDÔME RÉÉDIFIÉ DANS L'ÉGLISE D'HERBAULT <sup>(1)</sup>

---

Abbé Roger HENARD

---

L'église d'Herbault fut construite en 1790. En fait elle ne fut livrée au culte qu'en 1801.

Les stalles, provenant de l'abbaye de la Guiche, furent amenées à cette époque.

Cependant l'intérieur restait pauvre, dénué de tout style. L'habileté d'un de ses curés allait l'enrichir d'un rétable d'une majesté incontestable en dépit des mutilations qu'il a subies.

Certains ont avancé l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'un rétable appartenant à l'église Saint-Martin de Vendôme, dont il ne reste que le clocher.

Mais M. Weelen, conservateur du Musée de Châteaudun, dans une note publiée au bulletin de la Société archéologique du Vendômois de 1956 écrit à propos du mobilier de l'église de la Trinité de Vendôme : « On peut donc soutenir encore et jusqu'à nouvel ordre que l'église d'Herbault acquit aussi des matériaux de cet autel au moment de la démolition en 1836 ».

Que doit-on en penser ?

En 1836, les Beaux Arts firent enlever de l'église de la Trinité un rétable monumental, son style n'étant pas en harmonie avec l'ensemble.

Voilà la description qui en est faite au registre conservé dans les archives de la Trinité. Il porte un titre moderne de la main de M. le Chanoine Plat, auteur de savants travaux d'archéologie. « Inventaire et description de l'église faite

---

(1) Communication faite à l'Assemblée générale du 8 décembre 1965.

en 1814 par l'abbé Gaignot, vicaire. « On y trouve la description du fameux rétable. L'autel, (entendons le rétable), est une architecture gothique (sic) à deux étages de différents genres, (entendons ordres). Il est bâti tout en pierre, revêtu par compartiments de plaques de marbre noir et rouge, ainsi que huit grosses colonnes dont quatre noires et quatre rouges au premier étage, et aussi huit petites au second répondant aux premières.

Le massif du premier étage offre au milieu un avant-corps de quatre colonnes, deux noires et deux rouges entre lesquelles se trouve l'emplacement de l'autel. Au fond, est en pierre l'encadrement du tableau ; des deux côtés de cette partie est une niche entre deux colonnes et terminée par un pilastre à petites plaques de marbre.

Sur l'entablement régulier, trois niches avec des colonnes semblables, mais plus petites remplissent le même espace qu'en bas, excepté que ce second étage forme trois parties horizontales séparées par ces niches qui laissent le vide entre elles et leurs têtes surmontées d'un vase rempli de fleurs et fruits aussi en pierre » (1).

L'abbé Gaignot constatait que ce rétable a été « maussagement peint en rouge » ce qui ne met pas son architecture en valeur ».

« Un beau blanc, dit le chroniqueur, serait préférable, le marbre ressortirait davantage ». Au centre est le tableau d'autel dans sa baguette dorée, représentant la Trinité par le Père Eternel en haut, le Fils recevant le baptême et le Saint Esprit descendant sur le Fils en forme de colombe. Dans la niche de droite est la statue en bois de la « Sainte Vierge gémissante », dans la niche de gauche celle de marbre de Saint Jean Baptiste. Au second étage, la niche centrale est vide, à droite est la statue en pierre de Sainte Anne, à gauche, celle en bois de Saint Lubin. Sous les deux niches inférieures sont percées deux portes qui communiquent avec le derrière de l'autel ».

Telle est la description dont la communication a été faite et publiée dans le Bulletin de la Société Archéologique

---

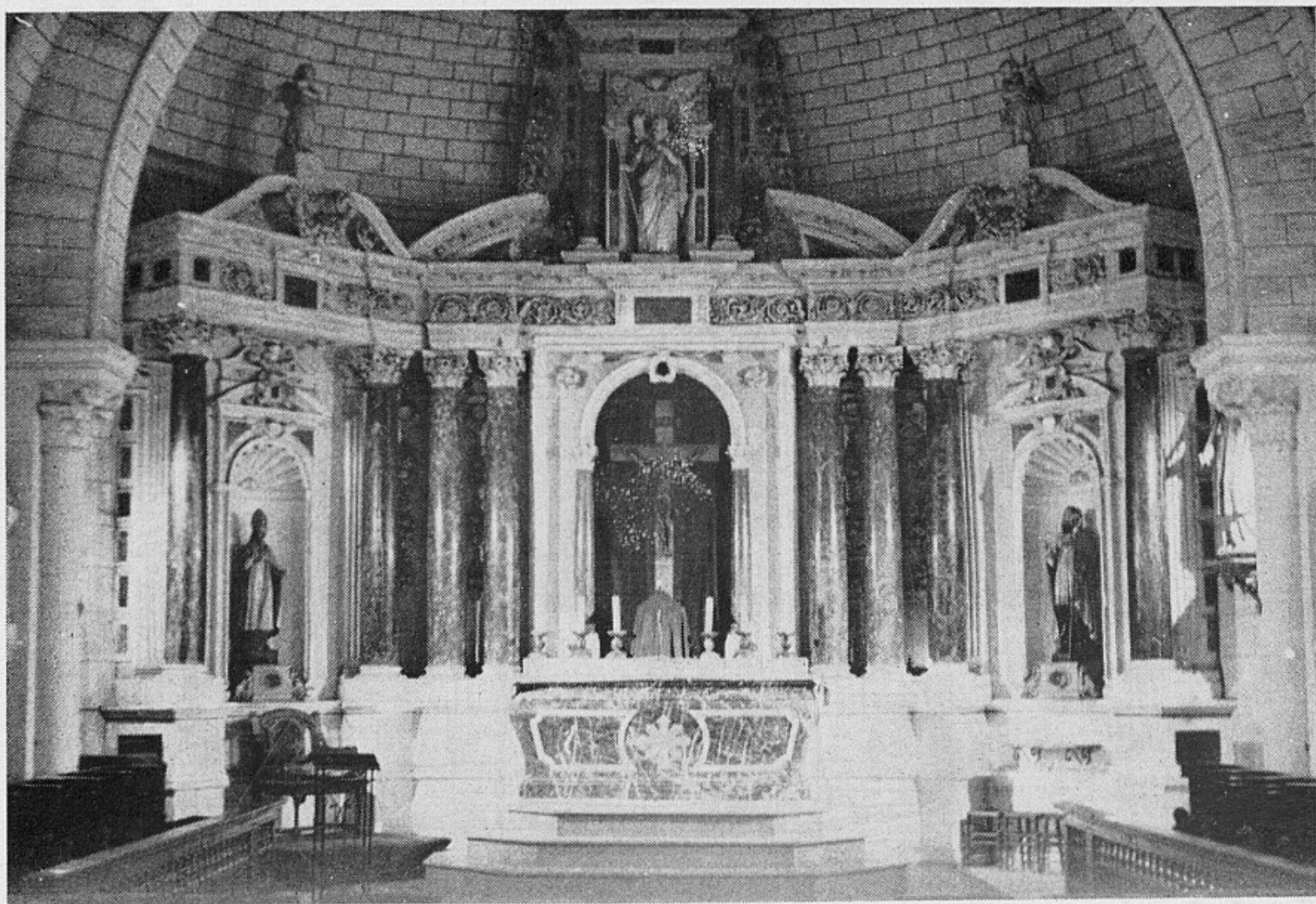
(1) Dimensions des colonnes du rétable d'Herbault :

a) Colonnes autour de l'autel : Hauteur : 2 m. 40, circonférence : 0 m. 94.

b) Colonnes surmontant le milieu du rétable, de chaque côté de la niche centrale : Hauteur : 1 m. 80, circonférence : 0 m. 70.

c) Colonnes de chaque côté des niches latérales en haut : Hauteur : 1 m. 30, circonférence : 0 m. 55.





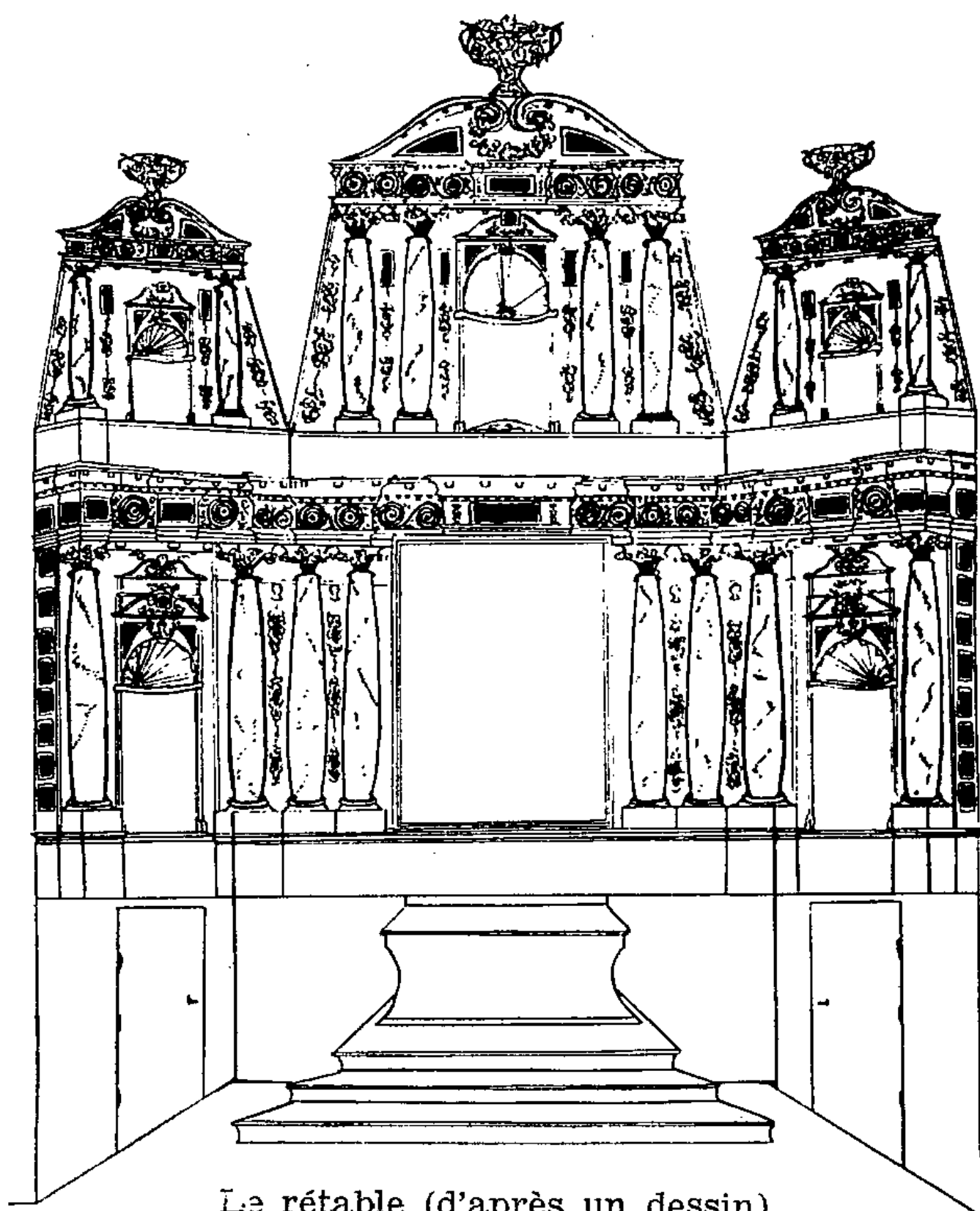
Le rétable de la Trinité dans l'église d'Herbault.



scientifique et littéraire du Vendômois par M. J.E. Weelen, année 1955, page 34.

En 1837, l'abbé Blin venait de prendre possession de la cure d'Herbault. Il travailla énergiquement à la restauration de l'Eglise alors assez pauvre et grâce à lui elle allait s'enrichir d'une des belles pièces de l'art du XVII<sup>e</sup> siècle.

La fabrique d'Herbault, ainsi qu'en fait foi un manuscrit de l'abbé Girard, curé de la paroisse et qui est conservé à la bibliothèque de Vendôme, acquit le rétable en 1838,



Le rétable (d'après un dessin).

« Nous avons la date précise 1838 du transfert du rétable avec la note des frais ». (Lettre de M. le chanoine Gaulandeau, conservateur du Musée de Vendôme du 18-1-64).

Voici la copie du manuscrit :

« L'année suivante 1838, le Conseil s'occupa de la restauration du Maître Autel. M. le Curé fit transporter, à cet effet, de l'église de la Trinité de Vendôme la partie supérieure d'un rétable de style grec d'une grande importance.

Les Bénédictins de l'Abbaye de la Trinité avaient fait élever ce rétable enrichi de sculptures et de colonnes de marbre vers l'an 1632. La partie inférieure a été transportée sans doute à la même époque dans une des églises de Châteaudun. Toutes les pièces principales de ce morceau d'architecture remarquable furent enlevées avec soin et replacées dans la partie circulaire d'Herbault.

Le Conseil se fit autoriser à employer à ce travail deux-cent-onze francs, excédent de l'exercice précédent ; il appliqua de plus à la même destination deux-cent-cinquante francs accordés par le roi Louis-Philippe et une autre somme de deux-cents francs donnée par M. le Préfet de Loir-et-Cher ».

De fait, le rétable fut réédifié en l'église paroissiale d'Herbault. Il faut rendre hommage à ceux qui ont été les artisans de ce travail, car ils l'ont réalisé avec un rare bonheur. Les huit colonnes sont d'une belle venue. Les sculptures du rétable portent le cachet de discrétion et de bon goût qui convient à un édifice religieux. L'ensemble de ce rétable a un très bel aspect et « présente une majesté qu'on ne voit pas souvent ».

On peut y lire ces inscriptions sur marbre la date de son érection par les Bénédictins de l'Abbaye de la Trinité : 1633.

Au-dessus et au milieu : TE DECET HYMNUS.

A gauche : TIBI SIT GLORIA IN SECULA.

A droite l'inscription est illisible (1).

Sur la corniche du premier étage, à droite et à gauche on a remplacé « les vases remplis de fleurs et fruits en pierre » par deux angelets, curieusement juchés sur un cube de pierre. Ils portent chacun un chandelier sur lequel on devait piquer un cierge. J'avais pensé qu'ils appartenaient à l'ornementation de l'autel et sans doute les avait-on placés au faite du rétable pensant qu'ils donneraient une note plus religieuse que les vases. Mais M. Weelen signale (Le mobilier de la Trinité de Vendôme (Bulletin 1955, page 32) que le groupe qui orna la Chapelle de la Compassion, don de la reine Marie-Amélie, était naguère entouré d'angelets. Or les

---

(1) L'abbé Gaignot a signalé que le rétable avait été peint en rouge. Il a donc été soigneusement nettoyé, peut-être avec un produit corrosif. Faut-il voir dans une maladresse qui se serait produite au cours de ce nettoyage la cause de la disparition de l'inscription ?

angelets du rétable d'Herbault appartiennent à l'époque Louis-Philippe. Il est donc bien probable qu'ils faisaient partie de ce groupe. Remis sans doute au curé d'Herbault lors du transfert du rétable, ils ont remplacé « les paniers de fleurs et de fruits » qui l'ornaient primitivement. Ainsi n'ont-ils jamais en fait pris place dans l'église de la Trinité.

Divers documents font état « d'un premier étage remplacé dans une église de Châteaudun. Faut-il voir dans la partie inférieure du rétable de la Chapelle de la Sainte Vierge de l'Eglise Saint Valérien, ce premier étage ? Ce n'est pas impossible. On y retrouve les deux portes dont fait mention Gaignot et qui se trouvaient à Vendôme sous les niches latérales, aujourd'hui dans l'Eglise d'Herbault.

Faut-il penser que Châteaudun ne posséderait que les soubassements du rétable sur lesquels on aurait édifié en 1845 le rétable classique provenant de l'Eglise de Corbeil ?

Il semble bien qu'on dut à Herbault se contenter d'élever à l'étage supérieur et au milieu du rétable un des étages latéraux. La niche supérieure richement ornée qu'on voit dans l'église fut mutilée pour être placée entre les deux colonnettes qui supportent le fronton.

Qu'est devenu le reste du rétable ?

On sait qu'à la même époque fut élevée la Chapelle de la Sainte Vierge, bénite le 8 décembre 1841. Le rétable est orné de deux colonnes de marbre noir qui pourraient bien provenir de cette troisième partie du rétable de la Trinité, qui comportait selon la description donnée plus haut huit colonnes plus petites que celles du bas (1).

On sait aussi que lors de l'érection de l'autel de la Chapelle Saint Joseph en 1910, on s'est servi de « deux autres colonnes de marbre noir » qui se trouvaient dans le clocher » note l'abbé Marié dans le registre des délibérations du Conseil paroissial et il ajoute : « La base des colonnes est noyée d'environ 50 cm. dans l'autel ». Elles ont donc la même hauteur que celles employées pour le rétable de l'autel de la Sainte Vierge.

Le rétable se présentait après sa réédification dans l'église d'Herbault avec au milieu un immense rectangle de pierre, sans aucune décoration. C'était l'emplacement du tableau, décrit plus haut par le Vicaire Gaignot.

---

(1) D'ailleurs ces deux colonnes ont été curieusement coiffées d'un disque de pierre peint en noir qui supporte le chapiteau, tandis qu'un autre disque également en pierre a été ajouté à la base.

Ce tableau mal restauré, note M. Weelen, (Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois 1953) se trouve actuellement à l'église de la Trinité, dans la Chapelle du Sacré-Cœur.

L'abbé Blin et le Conseil de Fabrique résolurent d'orner cet emplacement qui jetait une note disgracieuse dans l'ensemble.

Dans une notice conservée à la Bibliothèque municipale de Vendôme, l'abbé Girard, curé d'Herbault de 1865 à 1903 écrit : « On reçut à cette époque (1840) de la munificence du roi Louis-Philippe un tableau sans valeur artistique représentant le Bapême de Notre Seigneur par Saint Jean, il fut placé au-dessus du Maître-Autel ».

Hélas, la vérité historique, je le regrette pour la mémoire de Louis-Philippe, oblige à dire que cette affirmation est inexacte en partie, car s'il est vrai que ce tableau n'offre aucune valeur artistique (1) en fait il fut commandé à un artiste peintre par l'abbé Blin et son Conseil Paroissial.

Les archives paroissiales en font foi.

Voici la copie du document dans lequel les membres du Conseil de Fabrique demandent à l'Evêque de Blois l'autorisation de faire exécuter ce tableau.

« L'an mil huit cent quarante deux, le 3 du mois de juillet, nous, membres du Conseil et de la Fabrique d'Herbault, dûment convoqués et réunis dans la maison presbytérale, en séance ordinaire, prient Monseigneur l'Evêque de vouloir bien les autoriser à employer la somme de deux-cent-quinze francs quarante-six centimes reliquat du dernier compte, à acheter un tableau pour la Maître-Autel de leur église.

A Herbault, le 3 juillet 1842.

Signé : Bisson, Bruneau, Boissé, Corbin,  
Blin, curé d'Herbault.

Il fut exécuté l'année même. Il est signé Ch. Mayan et daté 1842.

L'artiste s'est sans doute inspiré du tableau conservé à la Trinité.

---

(1) Il convient de reconnaître que les deux personnages sont d'une facture supérieure au reste du tableau. Sans doute eux seuls sont l'œuvre du peintre.

Quoiqu'il en soit, il reçut pour son travail, la somme de deux-cent-quinze francs quarante centimes. Voici la copie de l'attestation du versement :

« Le Prêtre Curé soussigné reconnaît avoir reçu de Maître Bisson, trésorier, la somme de deux cent quinze francs quarante centimes, pour un tableau fourni pour le grand autel.

Herbault, le 18 novembre 1842.

Signé : A. Blin, curé d'Herbault.

Tout donnait à penser que l'histoire du rétable s'achevait ici et que désormais il allait partager la vie tranquille du chef-lieu de canton d'Herbault. Il n'en fut rien.

Érigé en 1632 en l'église de la Trinité, jeté bas en 1837 les plus importants éléments réédifiés à Herbault en 1838, il faillit être dispersé à nouveau en 1876.

A cette époque, on projeta une restauration : « La pluie tombait dans l'église et jusque sur l'autel », écrit l'abbé Girard dans la curieuse brochure manuscrite déjà citée.

On fit appel à un prêtre de Tours « architecte diocésain » et qui porte un nom prédestiné « Brisacier ». Le Curé d'Herbault écrit qu'il consulta M. l'abbé Brisacier dont il connaissait la spécialité pour rajeunir les édifices religieux désespérés.

Celui-ci élaborait un projet dont je livre la copie à votre réflexion. Il est daté du 4 juillet 1876.

« Au fond du Sanctuaire est un rétable grec d'une grande importance, remarquable par ses marbres et ses sculptures mais découpant disgracieusement ce sanctuaire.

L'église n'ayant pas de cachet, nous avons pensé lui en donner... L'architecture de l'autel serait le type... Le rétable serait démoli avec soin et les diverses parties qui le composent seraient utilisées à la construction intérieure du sanctuaire divisé en trois parties ».

Et l'abbé Girard note : « M. le Curé fut heureux d'avoir rencontré un artiste qui comprenait parfaitement ses désirs !!

Les habitants d'Herbault et les amis de l'art devront se montrer reconnaissants envers le Ministre des Cultes et M. le Préfet de Loir-et-Cher qui, avec juste raison s'opposèrent à ce projet insensé.

Le Ministre des Cultes dans sa réponse à M. le Préfet

de Loir-et-Cher, le 6 janvier 1876 fait entre autres cette observation au sujet du rétable :

« L'arrangement proposé pour l'intérieur de l'abside ne pourrait produire qu'un effet peu satisfaisant. Il serait d'une exécution dispendieuse et à ce double point de vue paraît entièrement inadmissible ». (1).

Mais l'architecte ne se déclara pas battu.

Le 4 juillet 1876, il écrit :

« Le Sanctuaire ainsi modifié, disposé de manière à utiliser les colonnes en marbre, chapiteaux et un rétable apporté d'une autre église, et qui n'a jamais été fait pour une abside, remplissait ce double but : harmoniser ces matériaux avec la construction ainsi modifiés en les utilisant et remplir les intentions d'une personne généreuse qui en s'imposant les sacrifices de cette modification, se propose de l'achever par les peintures qui ne figurent pas au devis et devront compléter cette ornementation » .

Les affaires traînent en longueur. Cependant le 8 mai 1878, M. le Préfet de Loir-et-Cher adresse à Monseigneur l'Evêque de Blois cette ferme réponse transmise au Curé d'Herbault :

« Il est regrettable que l'architecte, auteur des plans et devis de la restauration de l'église d'Herbault ait cru devoir maintenir notamment l'arrangement de l'intérieur du Sanctuaire tel qu'il était indiqué sur la première étude, malgré la recommandation qui lui a été faite de le modifier ».

« Le Comité des travaux diocésains persistant à juger inadmissible la disposition dont il s'agit, il devra être tenu rigoureusement compte des observations auxquelles cette partie importante du projet a donné lieu... Sous cette réserve expresse stipulée par M. le Ministre la somme de 2.000 F sera mise à la disposition de la Fabrique ».

Est-ce inconséquence, manque de sincérité, triomphe du bon sens ou intérêt ? Le même abbé Girard qui, deux ans auparavant se réjouissait d'avoir trouvé un architecte selon ses désirs, écrit alors : « Il fallait faire le sacrifice du magnifique rétable, je ne pouvais m'y résoudre ». Il se trouvait finalement en plein accord avec ses supérieurs !

On autorisa seulement l'enlèvement du tableau, qui se trouve aujourd'hui au dessus de la porte principale de

---

(1) (On notera d'ailleurs qu'il n'est pas question de la valeur du rétable en lui-même).



l'église et l'établissement d'une niche pour y loger une statue du Sacré-Cœur, encore moins artistique que le tableau qu'on avait fait disparaître, mais le rétable était conservé. On utilisa pour cet ouvrage deux colonnettes absolument semblables à celles qui entourent la niche supérieure au second étage. L'abbé Girard écrivait le 19 mai 1884, à M. Pilet, sculpteur à Tours qui devait exécuter les travaux : « Je possède encore quelques chapiteaux et guirlandes qui vont avec nos colonnes, j'ai oublié de vous les montrer à votre voyage ».

Il s'agit là, sans nul doute, de pièces appartenant au rétable et sans emploi jusque là.

Malheureusement l'autel, jusqu'en 1962 était un monument sans style, véritable défi au bon goût, et d'ailleurs inachevé.

M. Weelen, m'avait signalé (lettre de janvier 1964) la présence dans l'église de la Trinité d'un autel en marbre noir, à grosses moulures blanches, orné au milieu d'une croix à rayons en marbre jaune d'Italie, et qui se trouvait dans la première travée du cloître. « Il reste à la Trinité le tableau de l'autel, et je le crois à l'entrée du cloître, le tombeau d'autel ». A son avis il s'agissait là d'un tombeau d'autel appartenant au rétable dispersé en 1839.

Je constatai effectivement la présence de cet autel, qui menaçait ruine. Un des côtés était brisé en deux parties. L'énorme moulure supérieure était endommagée à deux endroits sur une longueur de 40 centimètres. L'irréparable n'était pas accompli, mais il convenait de sauver cet objet d'art du XVII<sup>e</sup>.

Avec l'accord de M. Martin-Demézil, grâce à la bienveillance de M. le Député-Maire de Vendôme, à qui je me fais un devoir d'exprimer ma profonde reconnaissance au nom des habitants d'Herbault ; grâce aussi à la compréhension de M. l'Archiprêtre de Vendôme que je tiens à remercier, le transfert de l'autel était autorisé par lettre du 27 mars 1964, adressée par M. le Maire de Vendôme à M. le Maire d'Herbault.

La réalisation de ce projet, et la restauration de l'autel par les élèves du cours professionnel de maçonnerie de l'I.M.P., sous la conduite de leur « maître professionnel », M. René Brisset d'Herbault, a permis de remettre en valeur un objet d'art qui menaçait de disparaître et en même temps de reconstituer dans ses parties les plus importantes le rétable de la Trinité.



# A travers le Vendômois Gallo-Romain : de Grisset à la Barrière

---

*(Rapport sur l'activité de l'équipe archéologique de Morée  
durant l'année 1965 (1))*

Claude LEYMARIOS

---

Nous terminions notre rapport, pour l'année 1964, sur les fouilles entreprises par notre équipe sur le site gallo-romain de Grisset, en disant notre espoir de pouvoir arracher un jour prochain son secret à cette vieille tour qui se dresse là, dans la plaine de l'Ormois, depuis environ 18 siècles. Nos fouilles progressaient régulièrement et nous avions la conviction d'arriver prochainement à une première conclusion partielle lorsque nous fut signifié, par le propriétaire, l'ordre d'abandonner le chantier.

Nous n'avons pas à discuter ici les mobiles de cette décision. Le plan que nous donnons en complément à cet exposé — et dont une reproduction plus détaillée se trouve exposée dans la salle des Antiquités du Musée —, ce plan schématise la totalité des vestiges qui avaient été mis au jour à la date du 17 avril 1965. Il convient de parler ici au passé car, depuis le début du mois de novembre, tout a été comblé et nivelé. La plaine a repris son aspect d'antan.

Lors de la réunion du 28 novembre 1964 notre exposé s'était arrêté à ce que nous appelions la salle E. Celle-ci

---

(1) Voir bulletins des années 1963 et 1964.

était en cours de dégagement et nous pressentions un second hypocauste. La suite des fouilles devait confirmer cette hypothèse.

Cette salle d'environ 2 mètres de large sur 3 m. 70 de long était au niveau — 65 cm. par rapport au niveau 0 de la salle A. Elle présentait 4 rangées de 6 pilettes assez inégalement réparties, mais ne comportait dans ses murs aucune trace de conduit d'évacuation de fumée.

Au nord-est de cette salle, paraissant la continuer — il ne restait aucune trace du mur de séparation —, nous avons dégagé le troisième bassin dont le fond cimenté était également au niveau — 65 cm, et qui avait comme dimensions intérieures 1 m. 07 et 1 m. 10. Il présentait également un conduit d'écoulement qui se terminait par un tuyau identique aux deux précédents et de 4 cm. de diamètre, mais qu'au départ du bassin, et ce jusqu'à la moitié de l'épaisseur du mur, était formé par deux imbrices. Plaqué contre le mur de moellons, un mur de briques de 18 cm. d'épaisseur et recouvert d'un ciment rouge constituait le revêtement intérieur du bassin.

En amont — ou, géographiquement, au Nord-Ouest — la salle E formait une sorte de couloir de 0 m. 51 de large sur 1 m. 15 de long. A cette distance, nous trouvions une voûte en briques de 0 m. 40 de large qui nous faisait accéder à une autre salle, en amont, que nous avons nommée salle F.

Cette salle, nous la dégagions lorsque nous fut signifié l'ordre d'évacuer le chantier. Cela est d'autant plus regrettable que nous pensions avoir enfin trouvé un foyer et, en l'occurrence, celui qui devait chauffer l'hypocauste E. De nombreux indices nous permettent d'émettre cette hypothèse :

— dans les murs du couloir reliant les salles E et F, des briques sur une hauteur de 30 cm., à partir de la base, formaient une sorte de revêtement contre la chaleur.

— ces deux murets en brique se prolongeaient dans la salle F, l'un avançant à l'intérieur même de la salle, l'autre pris dans le mur.

— le fond cimenté de la salle E s'arrêtait à la moitié de la voûte, ensuite, après une dénivellation de 17 cm. nous trouvions entre les deux murets un fond en brique cuite.

Tous ces éléments nous ont permis de supposer que nous étions en présence d'un conduit de canalisation de chaleur.



La tour de Griasset.

Photo Dr Colemonts



En feuilletant les bulletins de la Société Archéologique de Touraine, tome XXVI, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestre 1937, nous avons trouvé un article de M. le baron Auvray sur la villa gallo-romaine de la Grifférie dans la Sarthe. M. le baron Auvray y décrit, en particulier, avec plan à l'appui, un conduit de chaleur identique à celui dont nous venons de vous parler et qui avait 0 m. 60 de largeur. Venant de la salle de chauffe il aboutissait à l'hypocauste. On nomme cette sorte de couloir « *præfurnium* ».

Enfin une coupe stratigraphique à l'intérieur de la salle F et plus précisément dans le fond du *præfurnium* nous donnait, en partant de la base en brique cuite :

- 2,5 cm. de terre brûlée noire,
- 6 cm. de terre rougeâtre,
- 0,5 cm. de terre brûlée noire,
- 9 cm. de terre rouge brun constituée par de la brique cuite.

Au-dessus nous avons des remblais jusqu'au niveau du sol actuel.

Cette présence de terre brûlée peut être relevée comme un indice supplémentaire permettant de prouver l'existence, en cet endroit, d'un ancien foyer ou d'un passage de chaleur.

Nous n'avons pratiquement pas trouvé de mobilier dans toute cette partie des fouilles.

Nous voudrions, avant de conclure sur cette première partie de notre exposé, signaler la découverte d'un admirable plat en pâte noire grossière, vernissé intérieurement, et qui paraît avoir été tourné à la main du fait de sa légère ovalisation. Ce plat, qui pèse 772 grammes, a un diamètre extérieur de 22 cm. La facture nous en paraît plus gauloise que gallo-romaine. Il a été trouvé dans l'hypocauste B.

La photographie aérienne de M. le docteur Colemonts qui illustre la page 83 du bulletin de 1964 montre, dans cet hypocauste B, deux bandes de terre formant une croix grecque. Nous avons laissé cette terre pour permettre une étude stratigraphique. Comme rien de particulier n'apparaissait à l'examen des couches de terrain, nous décidâmes d'enlever la terre. Ce travail fut effectué par une équipe de jeunes élèves du lycée de Châteaudun amenés par M. Bourdet. C'est donc à eux que revient l'honneur d'avoir trouvé le plus bel objet qui ait été découvert à Grisset.

Nous venons de parler de conclusion. Il s'agit malheureusement de conclusion définitive pour le chantier de

Grisset. Le bulldozer est passé recouvrant sous une couche de 20 à 30 cm. de terre ces salles et ces bassins que nous vous avons décrits. Nous regrettons vivement la décision du propriétaire car nous avons la conviction que nous étions en présence d'un ensemble de vestiges gallo-romains très importants.

Avant de terminer avec Grisset, il nous reste à parler de la tour qui reste, heureusement, comme le dernier vestige de ce que les Romains construisirent dans cette plaine. Après les hypothèses du temple ou du monument funéraire, nous avons longtemps pensé que cette tour avait pu abriter une source sacrée, qui aurait été un lieu de pèlerinage. Nous avons, maintenant, acquis la quasi-certitude que nous nous trouvons en présence des restes d'un fanum ou sanctuaire campagnard. Voici pourquoi :

Les dimensions intérieures de la tour qui sont de 3 m. 60 par 3 m. 65 — mesures prises à 3 mètres de hauteur par rapport au dernier rang de briques, car la base des murs est trop dégradée pour permettre des mesures justes —, ces dimensions intérieures donc nous avaient semblé trop petites pour une cella de temple. Or, en compulsant le manuel d'archéologie gallo-romaine d'Albert Grenier nous avons trouvé un chapitre traitant des fana ou sanctuaires campagnards gallo-romains. Citant un article de M. de Vesly, qui a étudié les fana de la région normande, M. Grenier écrit :

« Les plans des petits édicules que nous étudions présentent tous l'analogie la plus remarquable : ils se composent de deux carrés concentriques à faces parallèles s'emboîtant l'un dans l'autre. La longueur des plus grands côtés oscille entre 16 m. 40 et 10 m. ; celle des plus petits entre 8 m. 50 et 4 m. 40. Les moyennes donnent respectivement 13 m. 18 et 6 m. 49, dimensions dont se rapproche la grande majorité de nos édifices. Les uns sont des carrés parfaits, les autres sont des rectangles mais très voisins du carré ».

Ensuite M. Grenier prend pour exemple le fanum de Saint-Ouen de Thouberville dans l'Eure.

« Ce petit temple, lisons-nous, occupe un site remarquable dans la forêt de la Londe, sur une position dominante à laquelle conduit un ravin, non loin d'une voie romaine. Le carré extérieur mesure 12 m. 15 et le carré intérieur 6 m. 05 de côté. On reconnaît là une cella entourée de sa galerie. L'entrée, du côté de l'Est, suivant la règle, est marquée par un large perron en pierre de 1 m. 95 de saillie.

précédé de deux marches d'escalier. Les murs de la cella ont près de 1 m. d'épaisseur, ceux du carré extérieur, entre 0 m. 60 et 0 m. 80... »

Si nous comparons cette description avec le plan des vestiges de Grisset nous constatons tout d'abord que la tour est située dans la parcelle n° 279 de la section B du plan cadastral de la commune de Fréteval. Or cette parcelle présente les caractéristiques suivantes :

— son sol, encombré de grosses pierres, n'a jamais été livré à la culture. Il n'y pousse que des ronces et de petits arbustes formant taillis ;

— ses côtés sont rigoureusement parallèles aux côtés de la tour ;

— enfin, si l'on schématise la ligne de pente de la colline on s'aperçoit qu'elle est entièrement située sur une surface plane.

En prenant l'échelle du plan cadastral (1/2500<sup>e</sup>) nous avons déterminé les dimensions de cette parcelle qui sont d'environ 10 mètres sur 12 mètres. Une plus grande précision démontrerait peut-être que nous avons là un carré parfait. Nous avons alors pensé que cette parcelle pouvait représenter le même carré extérieur que celui décrit pour le fanum de Saint-Ouen de Thouberville. La tour représenterait alors la cella, de forme intérieure pratiquement carrée puisque nous avons 3 m. 60  $\times$  3 m. 65. Les dimensions extérieures que nous avons relevées sont sujettes à caution parce que le lierre qui grimpe le long des murs ne nous a pas permis une grande précision : nous avons trouvé 6 m. 80 et 6 m. 15. L'entrée n'est peut-être pas située à l'Est — elle est effectivement au Sud-Est —, mais on peut admettre que pour l'orientation de ce fanum l'architecte a tenu compte de la ligne de pente.

L'analogie entre Saint-Ouen de Thouberville et Grisset ne s'arrête pas là puisque, dans les deux cas, nous sommes sur une position dominante.

Il nous reste à expliquer ce que représentent ces deux carrés emboîtés l'un dans l'autre. Le premier et le plus petit c'est la cella, le second est la schématisation de la base du mur de la galerie qui entourait la cella. La galerie était recouverte d'un toit qui s'appuyait sur la cella et était délimitée plus fréquemment par des piliers soutenant le toit, que par un mur.

Il faudrait, d'une part une étude très attentive de la tour de Grisset, tant intérieure qu'extérieure, après l'avoir

dégagée du lierre qui la recouvre, et d'autre part une fouille systématique de la parcelle n° 279 afin de pouvoir trouver des éléments concrets pour étayer les arguments que nous venons d'exposer en faveur d'un fanum en cet endroit. Sera-ce possible un jour ?

Puisqu'il n'y avait plus d'espoir à Grisset, il nous fallait rechercher un nouveau site à fouiller.

\*\*

Quelques recherches à la bibliothèque du Musée et dans nos notes personnelles nous remirent en mémoire des vestiges, cités comme gallo-romains, en un endroit de la commune de Morée dénommé « le Château de la Barrière ».

Le site du château de la Barrière est à la limite des communes de Morée et de Brévainville, dans un pré qui borde la rive gauche du Loir. Tous les auteurs le situent sur la commune de Brévainville, la limite de cette commune étant à moins de 100 mètres de là, ce qui explique cette confusion. En réalité nous sommes sur la parcelle n° 617 de la section A du cadastre de Morée au lieudit « Les petits prés de la Barrière ». Cette parcelle appartient à M. André Girard, propriétaire à Morée.

Nous prîmes contact avec M. Girard pour savoir s'il acceptait de nous laisser fouiller sur son terrain. Non seulement il accepta avec beaucoup de gentillesse, mais encore il se proposa un dimanche matin pour nous guider dans nos recherches sur le terrain et nous permettre ainsi de situer avec plus d'exactitude l'emplacement des vestiges.

Nous avons donc pu présenter à M. Picard, directeur de la circonscription archéologique du Centre, une demande d'autorisation de fouilles complète, ce qui ne fut pas le cas pour Grisset, le propriétaire s'étant contenté de nous donner un accord verbal toujours facile à dénoncer. Nous tenons, tout particulièrement, à remercier M. Girard pour sa grande gentillesse et surtout pour sa parfaite compréhension pour la cause de l'archéologie.

Il convient de présenter ce nouveau chantier : Nous sommes donc sur la commune de Morée, en bordure du chemin vicinal ordinaire n° 2 qui conduit de Villeprovert à Vernouillet en longeant le Loir, à environ 5 km. de Morée, à gauche lorsqu'on se dirige vers Saint-Jean-Froidmentel. La parcelle cadastrale est limitée d'un côté par le Loir, de l'autre par la route. Que disent les livres consultés ?

— Dans le Répertoire archéologique du Vendômois de M. Launay, nous lisons, page 68 :... « une voie romaine passait dans la plaine à peu de distance de ces cinq dolmens ;



le dernier, celui du Breuil, était tout voisin d'une construction gallo-romaine dite le Château de la Barrière... »

— Dans son dictionnaire archéologique du Vendômois M. de Saint Venant écrit :

— page 239, à la rubrique Brevainville : « ...non loin de ce dolmen (il s'agit du Breuil) se trouvent les ruines d'un monument gallo-romain que dans le pays on appelle le Vieux Château de la Barrière... »

et page 310, à la rubrique « Château de la Barrière », lieudit commune de Brevainville : « En ce lieu se rencontrent des nombreux vestiges d'habitations, près de la ferme du Breuil et non loin du dolmen de ce nom. Ces ruines sont présumées gallo-romaines et ont été décrites par M. Launay ».

— enfin le « Guide du touriste en Vendômois », page 286, est de beaucoup le plus explicite. Voici ce qu'on y lit :

« A 1500 m. au Sud de ce dolmen (toujours le Breuil), en un point très resserré entre le coteau et la rivière, on rencontre les restes d'une ancienne construction gallo-romaine de forme rectangulaire mesurant 15 m. sur 12 m. Cet espace est couvert d'une quantité considérable de briques de toutes formes et de pierres échantillonnées. Cette construction est encore appelée, dans le pays, le château de la Barrière, nom que sa position semble très bien expliquer, car il commande à la fois le cours du Loir et l'antique voie longeant le coteau, distant seulement de 100 mètres de cette rivière ».

Ces murs, M. Girard se souvient très bien d'eux. Il les a abattus, il y a environ 40 ans, pour dégager le pré. Il nous a même situé un endroit où, d'après ce qu'il a entendu dire, il y aurait un vieux puits comblé ! Renseignement précieux.

L'étymologie du mot « Barrière » est sommairement expliquée dans l'article du « Guide du touriste en Vendômois ». Nous sommes effectivement en un endroit où la route, qui longe le coteau, est très près du Loir, environ 100 mètres. Il pourrait donc s'agir d'un poste de contrôle ou de péage pour les marchandises transportées tant par eau que par terre. C'est-à-dire d'une « barrière » soit militaire, soit fiscale.

M. Girard nous a dit qu'on appelait encore ce lieu « Les Meurgers », ce qui en vieux français signifie « vieux murs » et est typique de vestiges anciens.

Pour terminer la présentation du site disons que ce terrain, qui a été récemment planté de peupliers, était resté,

semble-t-il, constamment à l'état de pré et n'avait donc pas subi de labours.

Nous parlerons brièvement de nos fouilles. Elles sont effectivement encore très sommaires.

Notre premier sondage nous l'avons effectué à l'emplacement d'un jeune peuplier qui n'avait pas poussé, et pour cause : Sous une épaisseur de 10 cm. de terre nous devions trouver une aire cimentée rose, très caractéristique des constructions gallo-romaines. Nous l'avons dégagée dans plusieurs directions à la recherche de vestiges de murs que nous n'avons pas encore découverts. Le terrain présentant une proéminence d'environ 7 à 8 m. de large sur 15 à 20 m. de long c'est dans cette direction que nous poussâmes le plus ardemment nos recherches. En arrivant aux abords de cette butte qui ne domine le terrain que d'une vingtaine de centimètres, nous constatâmes que l'aire cimentée disparaissait, la butte paraissant se situer en dehors de la pièce dont nous avions dégagé une partie du sol.

La petite tranchée que nous ouvrîmes dans le flanc de ce petit monticule nous révéla qu'il devait être constitué d'une quantité considérable de fragments de tegulae et de poterie. Nous y avons trouvé un admirable fragment de plat à carène décoré.

Ce morceau de poterie présente une grande importance car il peut dès maintenant nous permettre d'avancer une hypothèse quant à la date de cette construction. En effet, dans un site archéologique, la poterie aide, avec presque autant de précision que les pièces de monnaie, à dater le site. Il faut bien entendu que cette poterie soit caractéristique, ce qui est le cas pour le morceau en question.

Lors d'un voyage à Thésée au mois d'octobre dernier nous l'avons soumis à l'expertise de M. Gaume qui nous a dit qu'il s'agissait d'une poterie du 1<sup>er</sup> siècle. Sachant que les potiers de Lezoux ne fabriquaient pas encore ce genre de poterie à cette époque, nous pouvons supposer que ce fragment de plat proviendrait des ateliers de la Graufesenque. Seule la signature du potier nous permettrait de nous prononcer avec une assez grande certitude, elle ne figure malheureusement pas sur ce fragment.

Sur ce site de la Barrière nous n'avons encore entrepris que des sondages. Les fouilles systématique débuteront dès le printemps 1966, nous espérons qu'elles permettront de lever une partie du voile mystérieux qui recouvre encore le souvenir du château de la Barrière.

## Exposé théorique sur les vestiges d'habitats gallo-romains de Grisset

---

Claude LEYMARIOS

Il nous apparaît que la petite partie du terrain que nous avons dégagée à Grisset pourrait constituer les thermes d'une importante gallo-romaine.

S'appuyant sur le traité de l'architecte romain Vitruve, intitulé « De Architectura », M. Grenier dans son manuel d'archéologie gallo-romaine donne une description théorique des thermes, avec la succession classique des pièces, froides d'abord (frigidarium), puis tièdes (tepidarium) et enfin chaudes (caldarium). C'est là la ligne directrice qui se retrouve dans toutes les fouilles effectuées sur des thermes gallo-romains.

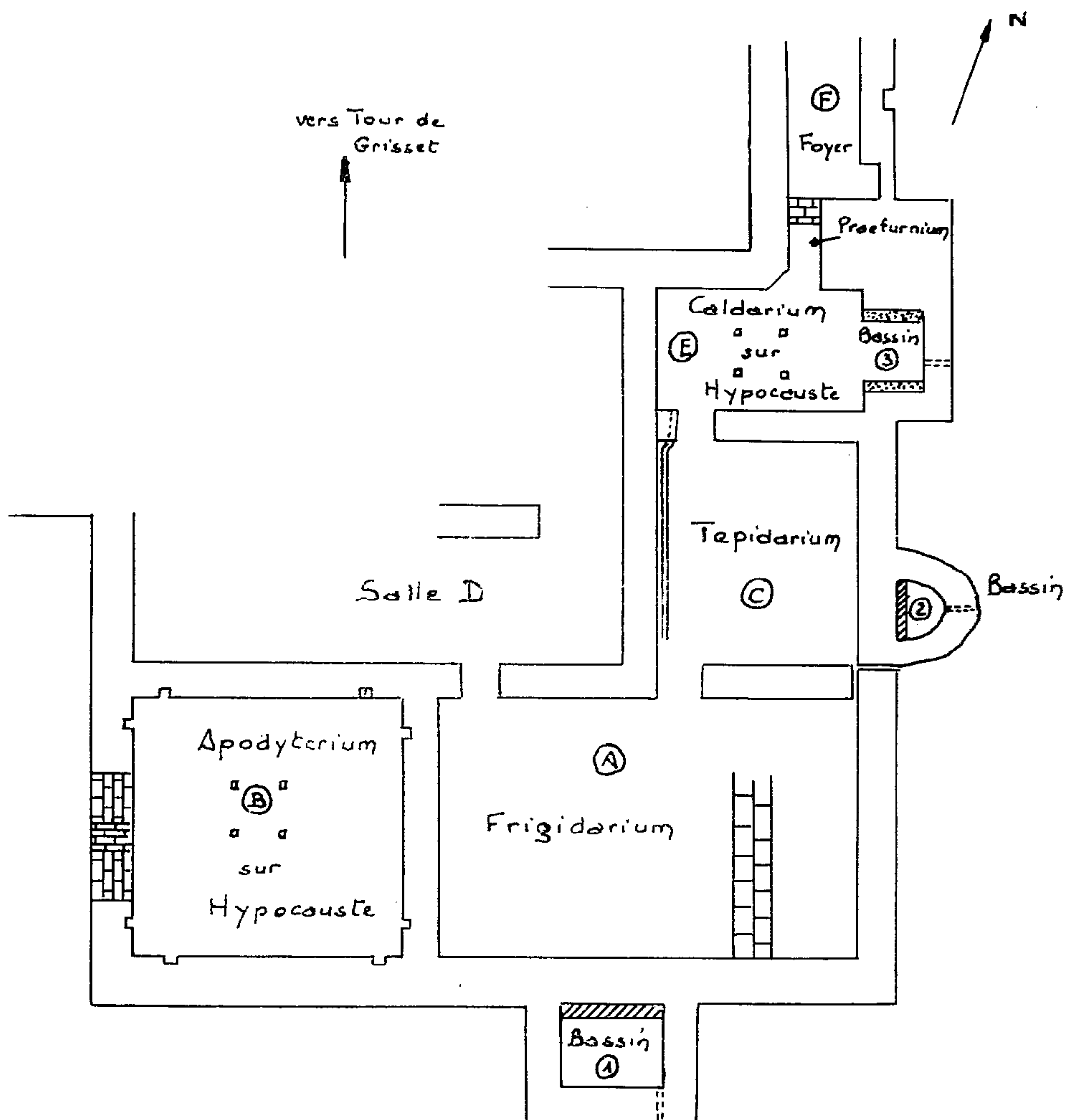
A l'aide des nombreuses descriptions que donne Grenier nous avons essayé de reconstituer théoriquement ce que devaient être les thermes de Grisset. Tout d'abord, disons que nous ne pensons pas qu'il puisse s'agir de thermes publics, étant donnée la dimension relativement réduite des pièces, mais de thermes privés dépendant d'une villa.

Revenons à notre plan. Nous avons, salle E, le caldarium sur hypocauste avec son *præfurnum* qui communique avec le foyer, salle F. Nous pouvons logiquement penser que la salle C est le tepidarium et la salle A le frigidarium. Nous avons ainsi la succession logique des trois pièces. Examinons maintenant celles-ci plus en détail.

Nous retrouvons dans le caldarium la baignoire chaude telle qu'on la voit sur les plans des thermes de Saint-Remy de Provence (1), de Cimiez (2) et plus près de nous de Verdes (3).

# Fouilles Gallo-Romaines de GRISSET

## - cqe de FRETEVAL -



Echelle 1/150°

- Situation des fouilles au 17 Avril 1965.

Le tepidarium avait également son bassin — bassin n° 2 du plan — qui devait donc être un bassin d'eau tiède. Dans le frigidarium la baignoire d'eau froide se retrouve comme dans les thermes du Nord de Saint-Bertrand de Comminges (4) et ceux de Cimiez (2). Ce frigidarium communiquait avec la salle D dont le dégagement n'avait été que commencé !

Il reste la salle B. Nous pensons qu'il s'agissait d'un apodyterium sur hypocauste — c'est-à-dire d'un vestiaire qui pouvait être chauffé l'hiver. On trouve la description de semblables salles dans les thermes du Vieil Evreux (2) et de Drevant (6). A Champlieu (7), on décrit une pièce sur hypocauste bordant le frigidarium, mais sans communication avec lui et dont on ne donne pas la destination.

Nous venons de dire que cette salle B ne communiquait pas avec la salle A. Lors des fouilles nous n'avons trouvé aucune trace de porte. Nous pensons qu'elle devait logiquement se situer sur le mur nord-ouest faisant ainsi communiquer les salles B et D. Nous étayons cette hypothèse avec les arguments suivants :

— le reste du mur séparant les salles A et B avaient 20 cm. de haut environ par rapport au niveau de la salle A. Le pas de porte aurait dû, dans ce cas rester visible. D'autre part il est logique de penser qu'il n'y avait pas de communication directe entre une salle froide et une salle chaude.

— la salle D se trouvant à un niveau supérieur à la salle A et au plancher de la salle B, le mur de séparation se trouvait nivelé par rapport au sol de la salle D. Le pas de porte a pu alors échapper à nos recherches qui n'étaient restées que sommaires dans cette partie du chantier.

La salle D communiquant ainsi avec les salles B et A aurait pu être soit un vestibule, soit un apodyterium. L'entrée du bâtiment devait donc logiquement se trouver au nord nord-ouest de la salle D.

Il convient maintenant de mentionner les points qui ne nous semblent pas conformes aux prescriptions de Vitruve et aux remarques basées sur l'ensemble des fouilles de thermes effectuées à ce jour.

— le premier concerne l'orientation. Nous avons ici le caldarium au nord, alors que, sur tous les plans et suivant Vitruve, les salles chaudes doivent se trouver et se trouvent au sud ;

— le second point a trait au tepidarium. Nous avons dit

que cette pièce, à Grisset, comportait également un bassin, or, d'après Grenier, le tepidarium ne possédait jamais de bassin. Toutefois il convient de signaler qu'à Verdes (3) le tepidarium avait deux petites pièces annexes présentant des écoulements, situées de part et d'autre de la salle et dont on n'a jamais défini le but.

— toujours au sujet du tepidarium nous ignorons comment la pièce pouvait être chauffée, car elle n'était pas sur hypocauste. Peut-être simplement par diffusion de l'air chaud du caldarium.

— enfin si nous avons trouvé les conduits d'évacuation de chaleur et de fumée de ce que nous appellerons l'apodyterium (salle B), nous n'avons pas trouvé trace de semblables conduits dans le caldarium. Est-ce que l'air chaud circulant sous le plancher était capté pour chauffer une autre pièce, nous ne le pensons pas. Il y avait peut-être dans le mur c'est une sorte de cheminée extérieurement au mur et qui serait partie de l'angle sud de cette pièce car en cet endroit nous avons trouvé un trou à la base du mur surmonté d'une dalle horizontale.

Nous venons d'essayer de faire revivre les vestiges de Grisset ; il reste encore beaucoup de questions à élucider, mais nous espérons que des fouilles futures sur d'autres thermes apporteront progressivement la réponse à ces questions.

---

(1) A grenier, Manuel d'Archéologie Gallo-Romaine, T. IV, page 247 ;  
(2) Ibid., page 251 ; (3) Ibid., page 321 ; (4) Ibid., page 285 ; (5) Ibid.,  
page 343 ; (6) Ibid., page 295 ; (7) Ibid., page 335.

## POUR LA SAUVEGARDE DE NOS MONUMENTS

---

*Le Syndicat d'Initiative de Vendôme a émis récemment un vœu tendant à la sauvegarde des monuments historiques et des sites de notre ville et de la région.*

*Nous en reproduisons le texte intégral.*

Les membres du Syndicat d'Initiative de Vendôme, réunis en assemblée générale, le mardi 29 mars 1966, sous la présidence de M. Jean Garillon, président ;

Intéressés pour une grande part dans leur propagande touristique par l'attrait des monuments et des sites classés de leur ville et de la région ;

Constatent que plusieurs d'entre eux sont depuis trop longtemps en très mauvais état (façade de la Trinité, Chapelle du Lycée, etc....) que d'autres restent à l'abandon (La Bonne-Aventure) d'autres enfin sont menacés de destruction par des projets en cours. (Site et ensemble de l'ancien couvent du Calvaire) ;

Qu'en conséquence ils ne peuvent présenter aux visiteurs que des bâtiments délabrés ou défigurés, et voient ainsi leurs efforts rendus inutiles ;

S'étonnent de ce que les interventions émanant de personnalités et d'organisations locales n'aient été suivies d'aucun effet ;

Se référant aux paroles prononcées par M. Michel Debré devant la Société Archéologique de Touraine, le 28 octobre 1965 « Pour une grande politique de défense des sites et monuments historiques » ;

Décident d'entreprendre les démarches auprès des pouvoirs publics et d'alerter l'opinion afin que les diverses questions pendantes reçoivent enfin une solution en ce qui concerne notamment la sauvegarde des monuments, le respect des périmètres protégés, la protection des sites etc...

*Notre Société s'est trop souvent intéressée depuis plus d'un siècle aux témoins de notre passé pour que nous ne considérions pas comme un devoir de nous associer pleinement à ce vœu et de nous unir à nos concitoyens pour en poursuivre la réalisation.*

---





# OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

*Cloître de l'Abbaye, à Vendôme*

---

- **Bulletins de la Société**, depuis 1862, prix selon l'année.
- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble ..... 5 F
- **Etude Biographique sur M. Hte de la Porte**, par M. Richard de la Hautière, Vendôme 1868 .... 2 F
- **Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme 1872 ..... 2 F
- **Chartes Vendômoises**, publiées par l'abbé Métais, Vendôme 1905 (en cahiers non brochés, sans couverture) ..... 20 F
- **Cartulaire de Marmoutiers pour le Vendômois**, Par M. de Trémault, Vendôme 1893 (en cahiers non brochés, sans couverture) ..... 20 F
- **Mémoires de Bellanger de Lespinay**, Vendômois sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiés par H. Froidevaux, Vendôme 1875 ..... Epuisé
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes** qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, Vendôme 1908 ..... 6 F
- **Promenades aux bords du Loir**, par J. Alexandre, 1910 ..... 1 F
- **Quelques particularités sur la vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 ..... 3 F
- **Ronsard. Les Fêtes du IV<sup>e</sup> Centenaire à Vendôme**. Vendôme 1924 ..... 5 F
- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, Vendôme 1936 ..... 10 F

*(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)*